

Comme s'ils étaient humains...



Le Village 2

2

Comme s'ils étaient humains...

**un autre regard
sur les agresseurs**

Avertissement :

***Ce zine traite de sujets difficiles,
notamment de violences domestiques,
de violences sexuelles et de suicide.***

***Aucune violence physique ou sexuelle
n'est décrite en détail ou de manière graphique.***

Prenez soin de vous à la lecture.

« Nous étions exceptionnellement vivants, indubitablement humains, elle vécu cela comme une extrême menace. »

— Souviens-toi des monstres, *Jean-Luc A. D'Asciano*

Notes de traduction

Genre

La langue française genre beaucoup plus de mots que la langue anglaise.

Pour ne pas trop alourdir la lecture sans pour autant conserver le masculin neutre, nous avons fait le choix d'utiliser parfois le masculin, parfois le féminin, parfois l'écriture épiciène, parfois d'après un choix conscient et volontaire (les problématiques , parfois en choisissant aléatoirement.

Accountability

Le concept anglo-saxon d'*accountability* pourrait se traduire par « le processus de rendre des comptes ». Cela peut recouvrir bien des réalités et l'*accountability* désigne plus un idéal qu'un contenu précisément définissable (comme par ailleurs la liberté, la sécurité ou la démocratie).

Ce mot a été traduit, selon les moments, par « responsabilisation », par « responsabilité » ou par « rendre des comptes ». De même, *accountable* est traduit « responsable » ou « fiable ».

9

Comme s'ils étaient humains / Introduction
Anonyme

13

Binarités dans le récit du pouvoir et du contrôle
Explorer d'autres manières de voir les hommes
qui ont fait le choix d'être abusif dans le cadre intime
Tod Augusta-Scott

53

Lettres de la prison
Aider les hommes qui ont commis des agressions sexuelles
à reconstruire leur identité
Tod Augusta-Scott

85

Parler entre hommes de la violence des femmes
Lutter contre l'essentialisme de genre
pour mettre fin à la violence des hommes
Tod Augusta-Scott

111

Bibliographie

7

Comme s'ils étaient humains **Introduction**

Anonyme

*Le zine que vous avez entre les mains est une traduction
d'un autre zine, en langue anglaise, intitulé
« As if they were humans ».*

*Il s'agit de trois articles de Tod Augusta-Scott et d'une
introduction par la personne anonyme qui les a compilés.
Nous avons eu l'aimable autorisation de Tod Augusta-Scott
pour traduire ces articles et les publier. Merci à lui.
Nous publions également une traduction de l'introduction,
sans avoir pu identifier ou contacter son auteur-riche.*



J'ai choisi le titre de ce zine pour deux raisons.

En partie, pour évoquer la manière dont ces mots peuvent être prononcés avec mépris ou dégoût : « ... comme s'ils étaient humains ! ». C'est chose courante que de percevoir les auteurs de violence sexuelle comme des monstres inhumains. Et la manière dont ces individus sont habituellement traités – que l'on retrouve partout, de la justice communautaire aux prisons, en passant par les programmes *mainstream* de réponse à la violence domestique – reflète bien la manière dont notre culture traite tout ce qu'elle considère être moins qu'humain (c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas humain) – ces choses doivent être dominées, maîtrisées, détruites, contrôlées ou soumises. (Il est bon de mentionner que la plupart de ce qui est dominé

ainsi est directement opprimé, exploité pour du profit matériel. Même si les agresseurs ne sont ni opprimés, ni exploités – en fait, ils sont eux-même des oppresseurs et des exploités – le système de pouvoir exploite à fond la peur des agresseurs. Ainsi, la peur des agresseurs et leur déshumanisation est répandue via la propagande de ceux au pouvoir, mais seulement dans la mesure où elle sert leurs intérêts. Quand, par exemple, de riches hommes blancs sont dénoncés pour avoir commis des agressions sexuelles, ils deviennent des martyrs plutôt que des monstres.)



Plus essentiellement, le titre de ce zine est une référence à comment je pense que les auteurs de violences conjugales et/ou sexuelles devraient être traités : comme s'ils étaient humains. Parce qu'ils sont humains.

Le discours *mainstream* décrit les auteurs de violences comme des cas désespérés, qui ne se soucient de rien d'autre dans la vie que de pouvoir et de contrôle. Même s'il est tout à fait clair que les personnes qui agressent sexuellement, abusent ou violent se préoccupent certainement de pouvoir et de contrôle, il est spécieux de proclamer que ce sont les seules choses qui sont importantes pour eux. Les humains qui ont agressé sexuellement, comme tous les humains, ont de nombreux désirs et souhaitent bien des choses dans la vie. Comme chez tous les humains, ces différents désirs et ces souhaits divers se contredisent souvent et entrent en conflit les uns avec les autres.



Je n'avais jamais rencontré, avant de lire Tod Augusta-Scott, d'auteur qui rende compte de l'humanité intrinsèque de ces gens qui ont agressé sexuellement, abusé ou violé.

En tant que conseiller pour hommes violents, il travaille à reconnecter les agresseurs à leur propre humanité, dans le but de les aider à prendre la responsabilité de leur violence et à devenir fiables.

Le travail d'Augusta-Scott se fonde sur plusieurs piliers : le féminisme, la remise en question de l'essentialisme de genre, et la création de nouveaux récits de vie. Plutôt que d'adopter une approche agressive, confrontationnelle, et de faire taire l'agresseur à chaque fois qu'il fait autre chose qu'accepter le récit déshumanisant qui est censé le définir, l'approche d'Augusta-Scott aide l'agresseur à comprendre comme ses abus entrent en conflit avec les autres envies qu'il peut avoir pour son existence : l'amour, le respect, l'intimité, la solidarité. De cette manière, les personnes qui travaillent à la responsabilité des agresseurs cessent d'agir en policiers, et commencent à collaborer avec les hommes pour mettre fin aux abus.

Je pense que les initiatives de responsabilisation des communautés radicales pourraient apprendre beaucoup de cette approche alternative.

Sans plus attendre, trois articles de Tod Augusta-Scott.

Binarités dans le récit du pouvoir et du contrôle :
Explorer d'autres manières de voir les hommes
qui ont fait le choix d'être abusifs dans le cadre intime

Tod Augusta-Scott



J'ai travaillé pendant des années avec des hommes qui avaient fait usage de violence contre leurs compagnes. Pendant tout ce temps, j'ai utilisé *le récit du pouvoir et du contrôle* comme un métarécit capable d'expliquer à lui seul l'ensemble de la violence conjugale.

L'histoire du pouvoir et du contrôle raconte que les hommes *veulent, utilisent* (on dit qu'ils « emploient des tactiques ») et *obtiennent* du pouvoir et du contrôle en maltraitant leurs compagnes [Pence & Paymar 1993, Paymar 2000, Emerge 2000].

Cette histoire est souvent racontée à travers l'outil de la ***Roue du Pouvoir et du Contrôle*** [Pence & Paymar 1993].



Roue du Pouvoir et du Contrôle,
sur declicviolence.fr



Petit à petit, néanmoins, j'ai dû reconnaître que **cette histoire, en tant que métarécit, échouait souvent à incorporer les histoires diverses, complexes et contradictoires** que les hommes me racontaient au sujet de leurs comportements abusifs¹. Ces autres histoires, au même titre que celle du pouvoir et du contrôle, semblent importantes à considérer pour mettre fin aux violences conjugales. Dans certaines de ces histoires, les hommes sont désireux de relations aimantes et respectueuses, ou vivent des expériences d'injustice ou d'impuissance. Certaines histoires parlent de leur honte, d'autres parlent de leurs peurs. Croyant en l'importance de l'histoire du pouvoir et du contrôle, je n'accordait aucune valeur à ces autres histoires.

Rétrospectivement, je crois que c'était dû en partie à l'influence de la *pensée binaire*, qui m'empêchait d'accepter toute histoire contredisant celle que j'utilisais. De même, je n'avais pas conscience d'à quel point la *masculinité dominante*² influençait, et ma pratique, et ma vision des hommes violents.

1 Une des créateur·rice·s de la Roue du Pouvoir et du Contrôle, Ellen Pence [1999], semble aussi se détacher de cette histoire comme métarécit pouvant expliquer la violence conjugale dans son entièreté. Pence [1999] écrit :

« Ce sont les cas concrets qui ont fait eux-mêmes les défauts dans notre cuirasse théorique. Pour ne parler que de moi, je me suis rendu compte que de nombreux hommes que j'interrogeais ne semblaient pas exprimer un désir de pouvoir sur leur compagne – même si j'ai saisi sans relâche, dans mes groupes, toutes les opportunités possibles d'exposer ceux dont c'était la motivation et qui étaient seulement dans le déni... » [p.29].

2 Masculinité dominante : vision et pratique de la masculinité comme étant forcément associée à la domination, à la compétition, la violence et la conquête (*note du traducteur*).



Plus récemment, j'ai commencé à utiliser la pratique thérapeutique développée par Alan Jenkins [1990, 1991, 1994, 1996, 1997, 1998].

A travers cette approche, je me suis éloigné de la pensée binaire pour aller vers plus de reconnaissance, dans mon travail, de la valeur des récits multiples, complexes et contradictoires sur la violence conjugale³. J'ai ainsi réussi à réduire l'influence de la masculinité dominante, à la fois dans mes pratiques d'interventions et dans la manière dont je regarde ceux avec qui je travaille.

Cet article se base sur mes propres expériences, mais aussi sur des recherches qualitatives que j'ai menées auprès d'autres conseillers et conseillères qui utilisent l'histoire du pouvoir et du contrôle dans leur travail auprès d'hommes violents [Augusta-Scott 1999]⁴.

3 Je voudrais rendre hommage à Art Fisher, du programme d'intervention contre la violence conjugale *Alternatives*, à Bridge Water (Nouvelle-Écosse, Canada), pour sa collaboration dans l'identification de la pensée binaire dans notre travail.

4 Cette recherche consiste en des entretiens avec six de mes collègues, quatre hommes et deux femmes, qui travaillent avec des hommes violents dans le cadre conjugal en Nouvelle-Écosse, Canada. J'ai réalisé ces entretiens sur leur lieu de travail, fourni par les programmes d'intervention financés par les Département des Services Sociaux de Nouvelle-Écosse. Il a s'agit de six entretiens semi-structurés, de quatre-vingt-dix minutes, suivant une grille prévue à l'avance. Pour assurer leur anonymat, tous les noms ont été changés et les détails permettant l'identification des personnes retirés.



Contexte historique

L'histoire du pouvoir et du contrôle est un produit de la lutte du mouvement des femmes battues⁵, qui s'est constitué en opposition aux réponses pénales et psychothérapeutiques qui étaient alors apportées à la violence conjugale.



Les interventions thérapeutiques y étaient souvent perçues comme complices des hommes, leur permettant de se dédouaner de leur violence plutôt que les pousser à faire pleinement face à leurs comportements abusifs. Elles étaient accusées d'encourager les discours déresponsabilisants des hommes en suggérant que leurs comportement maltraitants étaient *causés*, soit par leur compagne, soit par des abus dans leurs enfance, des « troubles du contrôle des impulsions », une faible estime d'eux-mêmes, l'alcool, etc.

En réponse, l'histoire du pouvoir et du contrôle était centrée à la fois sur l'intentionnalité du comportement abusif de l'homme et sur sa responsabilité d'y mettre fin. Cette histoire a servi de fondation pour la création de *groupes d'éducation* (par opposition à des *groupes thérapeutiques*) qui étaient conçus pour mettre les hommes violents face à leurs actes et leur faire prendre la responsabilité de leurs comportements abusifs.

La thérapie était jugée individualisante et pathologisante, accusée de dépolitiser les enjeux des violences faites aux

5 Mouvement né dans les années 70, appartenant à ce qu'on appelle parfois la seconde vague du féministe (*note du traducteur*).

femmes par les hommes en ne prenant pas assez en compte les dynamiques genrées qui y sont à l'œuvre.

Par opposition, le métarécit du pouvoir et du contrôle était censé politiser les enjeux de la violence conjugale et mettre en relief l'influence significative des stéréotypes de genre sur la violence dans le cadre intime [Pence & Sheppard 1999].



Le mouvement des femmes battues voyait aussi le système politico-judiciaire comme inactif et impotent, abandonnant les femmes maltraitées à la violence de leurs conjoints. Cette absence de réactivité était interprétée comme un exemple de comment les communautés se rendent complices de la violence des hommes.

En mettant l'accent sur l'intentionnalité des maltraitances et la responsabilité des hommes dans celles-ci, le mouvement des femmes battues a utilisé l'histoire du pouvoir et du contrôle pour mobiliser des communautés et pousser les hommes à faire face à leurs responsabilités par l'entremise du système pénal [Pence & Sheppard 1999].



L'histoire du pouvoir et du contrôle a été développée à partir d'expériences de femmes qui ont été maltraitées par leurs conjoints. Le mouvement des femmes battues a fait reconnaître l'importance de prendre en compte les histoires de ces femmes pour penser le problème de la violence conjugale.

En particulier, ce mouvement a fait reconnaître la nécessité, pour les programmes d'intervention auprès d'hommes violents, de rendre compte de leur action auprès de leurs compagnes, de respecter leur histoire et leur vision des maltraitances qu'elles vivent ou ont vécues.

En conséquence, nombre de programmes d'intervention se mirent à contacter directement les conjointes maltraitées pour leur rendre des comptes, entendre de leur bouche leur récit des violences vécues, ou être tenus informés de toute évolution ayant lieu pendant la participation de l'homme au programme [Pence & Sheppard 1999].



Le travail du mouvement des femmes battues, en s'attachant aux rapports de force et à la responsabilisation des hommes, **a mené à nombre de changements positifs dans la forme des réponses faites à la violence conjugale.** Notre compréhension de ces questions en a été radicalement transformée. Grâce à ce mouvement, les travailleur·se·s sociaux·ales et les communautés réfléchissent maintenant activement à comment éviter de devenir complices de la violence des hommes.



J'ai adopté le récit du pouvoir et du contrôle en raison d'engagements que je partage avec le mouvement des femmes battues. Je maintiens ces engagements.

Mais, dans cet article, je cherche à explorer certains des effets indésirables que peut avoir le fait de comprendre la violence

des hommes seulement à travers l'histoire du pouvoir et du contrôle, et à présenter quelques alternatives que j'explore à l'heure actuelle.

Un de ces effets indésirables est de dissimuler la multiplicité des désirs que peuvent avoir les hommes violents dans leurs vies et pour leurs relations.



Histoires sur ce que les hommes désirent

L'histoire du pouvoir et du contrôle dit que les hommes violents le sont parce qu'ils veulent du pouvoir et du contrôle. Comme bien des conseillers et conseillères que j'ai interrogé, j'ai utilisé cette histoire comme métarécit pour expliquer la violence conjugale. Cela amène les travailleurs et travailleuses sociales à définir les hommes comme voulant ce pouvoir et ce contrôle sur leurs partenaires.

Ainsi, quand j'ai demandé ce que les hommes essayent d'obtenir en battant leurs femmes, une des travailleuses sociales, Dorothy, m'a répondu :

« Maintenir leur pouvoir, leur contrôle, c'est pour ça qu'ils frappent et c'est comme ça qu'ils le maintiennent, qu'ils le gardent. Ils ne veulent pas se laisser faire, ils veulent être en charge, ils veulent être le chef et ils veulent avoir du pouvoir sur quelqu'un à tout prix – à tout prix pour eux, mais aussi pour leur partenaire, pour leurs enfants. Et parfois c'est aussi simple que ça. Ce serait vraiment bien de pouvoir le dire de manière aussi simple, mais c'est vraiment difficile pour eux de piger ça, de le comprendre vraiment. »



Même si Alan Jenkins [1990] reconnaît le désir des hommes pour le pouvoir et le contrôle, **il identifie aussi chez eux le désir de relations basées sur l'amour, le respect et la proximité affective.** Jenkins [1996] dit :

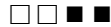
« La plupart des hommes que je vois ne veulent pas de relations dans lesquelles ils violentent ceux et celles qu'ils aiment. Je crois qu'ils préfèrent être, et être avec l'autre, respectueux et équitables, même si leurs comportements, en pratique, ne l'illustre pas. » [p. 120]

En suivant cette idée, j'ai commencé à explorer les autres histoires possibles sur ce que désirent les hommes. Bien sûr, ce n'est pas parce qu'un homme *dit* qu'il veut de l'amour, du respect et de l'égalité dans une relation que je vais partir du principe qu'il a une compréhension immédiate et profonde de ce que ça implique, en terme d'idées comme de comportements. Mais nommer ces valeurs est un point de départ. Les hommes vont ensuite passer le reste de leur temps dans le programme à explorer la complexité et l'importance de ces valeurs dans le développement des relations intimes.

Jenkins [1990] écrit :

« Même si je respecte la parole d'un homme disant vouloir la non-violence et l'égalité, je ne vais pas la considérer comme la preuve qu'il est prêt à cesser de se montrer violent ou à modifier son comportement. Ses propos seront considérés comme un point de référence qu'il me procure, et sur lequel je vais pouvoir m'appuyer tout au long du travail thérapeutique pour comparer et mettre en relief ses actions. Je ne me soucie pas de si son discours est « sincère » –

de s'il le tient parce que cela représente fidèlement ses émotions, parce que c'est la seule réponse socialement acceptable ou parce qu'il essaye de manipuler son thérapeute. Je les regarde comme des étapes vers plus de responsabilité et d'intégrité et invite cet homme à nourrir ces idées de différentes manières . » [p. 72]



Je suis maintenant convaincu qu'il est important, quand il s'agit de lutter contre la violence des hommes, **de reconnaître leurs désirs de relations basées sur l'amour, le respect et le souci de l'autre.**

Souvent, nommer ces désirs est déjà suffisant pour que les hommes se perçoivent comme allant à contre-courant des idées traditionnelles sur la masculinité, selon lesquelles les hommes ne recherchent que le pouvoir et le contrôle et ne soucient ni d'amour, ni de respect.

Par exemple, quand je travaille avec des groupes, j'invite assez vite les hommes à identifier ce qu'ils souhaitent pour leurs relations, et je note leurs réponses sur une grande feuille. Dans l'un de ces groupes, alors que la feuille était presque pleine de réponses comme « confiance », « respect », etc., un grand costaud a prudemment avancé : « je veux... de *l'amour* dans mon couple ». Il était sur ses gardes, parce qu'il avait peur que les autres membres du groupe ne se moquent de lui pour vouloir « de l'amour » dans son couple. Mais c'est l'inverse qui s'est passé, et le groupe a reconnu le courage dont il avait fait preuve en s'opposant aux stéréotypes virils traditionnels.



Identifier d'autres désirs masculins rend possible d'inviter les hommes à regarder comment leur envie d'amour, de respect et d'intimité est contrecarrée par leurs comportements abusifs et leurs croyances sexistes sur les relations hommes-femmes. Les hommes peuvent évaluer par eux-mêmes si leurs comportements maltraitants leur permettent d'obtenir les relations aimantes et complices qu'ils souhaitent avoir. En identifiant ces autres histoires sur ce que les hommes désirent et en évaluant leurs comportements par ce prisme, les hommes peuvent développer une motivation interne au changement.



La pensée binaire m'avait amené, moi et mes collègues, à croire que les hommes voulaient soit le pouvoir et le contrôle, soit l'amour et l'égalité.

Au contraire, Jenkins remarque que, souvent, les désirs des hommes sont contradictoires. Ils veulent souvent *à la fois* du pouvoir sur leur partenaire et, *en même temps*, des relations égalitaires et respectueuses. Se concentrer sur le désir des hommes pour l'amour et le respect ne veut pas dire que les hommes ne veulent pas aussi du pouvoir et du contrôle dans leurs relations.

La pensée binaire m'avait empêché de remarquer la complexité et les contradictions dans les désirs des hommes. La pensée binaire m'amenait, pour préserver l'histoire du pouvoir et du contrôle, à nier les désirs des hommes pour l'amour et le respect qui venaient contredire cette histoire. Quand des

hommes nous disaient qu'ils aimaient leurs compagnes ou leurs enfants, nous pensions qu'ils n'étaient pas sincères et qu'ils cherchaient à éviter de reconnaître leurs « vraies » motivations, c'est-à-dire la recherche du pouvoir et du contrôle.



En niant les désirs des hommes pour des relations aimantes et complices, **le métarécit du pouvoir et du contrôle peut involontairement perpétuer la masculinité dominante** en insistant pour dire que ces hommes ne se soucient que de pouvoir et de contrôle et n'accordent aucune importance à l'amour ou au soin de l'autre dans le couple.

De même, rétrospectivement, je ne réalisais pas à l'époque comment mes préjugés implicites (et parfois explicites) sur les désirs des hommes avec qui je travaillais (c'est-à-dire, qu'ils veulent du pouvoir et du contrôle et ne se soucient pas du bien-être de leur compagne et de leurs enfants) pouvait nourrir la colère de ces hommes à mon égard. Cette colère des hommes était vue comme du « déni » ou une « tactique de contrôle » dans leurs tentatives de masquer leur désir de pouvoir et de contrôle.

Refuser de penser de manière binaire et être ouvert à la multiplicité de leurs désirs m'a permis de créer de nouvelles possibilités pour collaborer avec eux dans la confrontation de leurs comportements abusifs.



La maltraitance qui « fonctionne » ou « ne fonctionne pas »

L'histoire du pouvoir et du contrôle ne dit pas seulement que les hommes *veulent* du pouvoir et du contrôle, mais aussi qu'ils en *usent* (via des « tactiques ») et que, en se montrant violents avec leurs partenaires, ils *obtiennent* ce qu'ils veulent (du pouvoir et du contrôle, donc).

Dans les premiers temps d'un processus d'intervention, les hommes évitent souvent de reconnaître leurs responsabilités pour l'usage calculé, intentionnel et délibéré qu'ils font de leur violence (par exemple, en disant « j'ai juste craqué » ou « j'étais hors de contrôle »).

Pour faire prendre aux hommes la responsabilité de leur usage intentionnel des comportements maltraitants, nous utilisons l'histoire du pouvoir et du contrôle pour insister sur le fait que leurs maltraitances étaient calculées, qu'ils n'avaient pas « juste craqué » et qu'ils n'étaient pas « hors de contrôle ». Dans cette perspective, les maltraitances exercées par les hommes sur leurs compagnes étaient définies comme des « tactiques de contrôle » [Pence & Paymar 1993].

De même, au début du processus d'intervention, les hommes voulaient souvent éviter d'être tenus responsables pour les effets des maltraitances (en disant, par exemple, « ce n'est pas ce que je voulais »). Pour faire prendre aux hommes la responsabilité des effets qu'ils *obtiennent* délibérément en maltraitant (du pouvoir et du contrôle), nous utilisons l'histoire du pouvoir et du contrôle pour insister sur le fait que les

hommes « le voulaient vraiment », qu'ils obtenaient ce qu'ils voulaient par la violence.

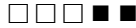
Nous mettions l'accent sur les effets désirables (pour eux) de leur violence et minimisions les effets indésirables. Pour mettre l'accent sur les effets désirables de la maltraitance, nous décrivions ce que les hommes obtiennent par la maltraitance en terme de « bénéfique », « retour » ou « privilèges » [Pence & Paymar 1993, Paymar 2000].

Enfin, pour décrire à la fois l'*usage* calculé de la violence et l'*obtention* par les hommes, via celle-ci, de ce qu'ils désiraient, nous disions que la maltraitance « fonctionnait ». Un des travailleurs sociaux que j'ai interrogé, Kirk, raconte :

« Les hommes cognent parce que ça marche. Ça marche. Ça leur permet d'obtenir ce qu'ils veulent. Je pense qu'on peut ramener la violence conjugale à deux motivations principales : la première est de vouloir faire quelque chose à sa compagne, la deuxième est de vouloir l'empêcher de faire quelque chose. Dans les deux cas, le principe de base, c'est que ça marche. »



La pensée binaire nous amenait à penser, moi et mes collègues, que la violence devait être considérée, soit comme « calculée », soit comme « non calculée » ; que ses effets étaient soit intentionnels, soit involontaires ; que les hommes « voulaient vraiment » ou ne « voulaient pas vraiment » maltraiter ; que le comportement abusif « fonctionnait » ou « ne fonctionnait pas ».



Même si Jenkins [1990] met aussi l'accent sur l'*usage* calculé et intentionnel des comportements maltraitants⁶, en terme de ce que les hommes *obtiennent* par celui-ci, **il trouve utile de mettre l'accent sur le fait que l'abus « fonctionne » et, en même temps, « ne fonctionne pas ».**

Jenkins invite les hommes à contempler en quoi ils *n'obtiennent pas* ce qu'ils recherchent en utilisant la violence dans un cadre intime. Les hommes sont encouragés à remarquer comment la maltraitance les éloigne des relations aimantes et respectueuses qu'ils souhaitent avoir. En les invitant à réfléchir sur la manière dont l'abus « ne fonctionne pas », les conseillers et conseillères peuvent créer un contexte plus favorable à ce qu'ils développent des motivations internes pour mettre fin aux maltraitances.

6 Goldner [1998], en revanche, trouve utile de remarquer comment l'abus est à la fois calculé et non calculé, comment les hommes sont à la fois « en contrôle » et « hors de contrôle ». Elle écrit :

« Dans une perspective « et à la fois », la violence est mieux conceptualisée si on la pense comme simultanément volontaire et impulsive, comme à la fois instrumentale et dissociative... Le traitement est plus efficace pour aider les hommes à prendre de la responsabilité pour leur violence quand le thérapeute peut englober rhétoriquement les dimensions intentionnelles et impulsives de son expérience » [p.279].

Elle travaille avec des hommes d'une manière qui élargit l'auto-description de l'homme (c'est-à-dire, qui établit sa capacité d'agir et sa responsabilité) sans nier son expérience. Pour prendre en compte les deux positions, elle pose aux hommes des questions comme « Qu'est-ce qui vous a fait choisir de perdre contrôle ? », « Pouvez-vous vous souvenir du moment où vous avez choisi de lâcher prise ? » [p.279].



Jenkins [1990] identifie en quoi les « tactiques de pouvoir et de contrôle » des hommes correspondent souvent à **des tentatives malavisées de construire des relations respectueuses et aimantes.**

Pour faire « fonctionner » leur relation, ces hommes suivent souvent les stéréotypes genrés qui leur ont été appris (comme, par exemple, que les hommes doivent travailler en-dehors du foyer, être rationnels et prendre les décisions, alors que les femmes doivent faire « fonctionner » la relation en servant de support émotionnel, en pacifiant les conflits et en nourrissant la relation). Ces stéréotypes genrés, influençant les hommes comme les femmes, sont souvent utilisés comme une recette censée mener à des relations respectueuses et bienveillantes. Cette recette est souvent malavisée et ne leur permet pas de vivre les relations qu'ils souhaiteraient avoir.

Le problème de croire en cette recette, c'est que lorsque la relation ne fonctionne *pas* et que *lui* est abusif, il en rejette la faute sur *elle*, en l'accusant de ne pas être assez attentive à la relation ou de ne pas assurer suffisamment bien la paix du foyer. Si la femme est également influencée par ces stéréotypes genrés, elle peut elle aussi se rendre responsable des maltraitements qu'elle subit et de l'échec de la relation.

Quand la relation ne fonctionne pas, les tentatives malavisées de l'homme pour la réparer passent souvent par des tentatives de contrôler sa partenaire, pour l'amener à remplir ce qui est censé être sa part du contrat conjugal.

Jenkins [1990] invite les hommes à constater comment cette « recette impropre » ne les conduit pas, en réalité, à la relation bienveillante et respectueuse qu'ils voudraient obtenir.



Insister principalement sur le fait que les hommes obtenaient ce qu'ils voulaient en frappant leurs compagnes nous amenait, moi et mes collègues, à être très pessimiste sur la possibilité que ces hommes puissent changer un jour. Nous émoissions involontairement leur motivation à changer en maintenant que leur violence « fonctionnait » et leur permettait d'obtenir ce qu'ils « voulaient ».

Croyant que les hommes n'étaient que peu motivés à changer leurs comportements, nous pensions que nous avions à nous mettre en opposition face à eux, à les pousser au changement par la confrontation. Cette dynamique était souvent nourrie par des binarités implicites dans nos interventions qui suggéraient que les travailleurs sociaux étaient bons et les hommes mauvais ; que les travailleurs sociaux étaient dans le vrai, et les hommes dans le faux ; etc.



La pensée binaire nous amenait à refuser toute possibilité de contradiction entre les désirs des hommes et les effets de leur violence. Plutôt que d'accepter qu'il puisse y avoir une contradiction entre les désirs des hommes pour des relations respectueuses et les effets de leur violence, nous en déduisions que les hommes étaient malhonnêtes quand ils disaient avoir des intentions respectueuses.

Pour maintenir l'idée selon laquelle la violence était calculée, « fonctionnait » et leur permettait d'obtenir ce qu'ils voulaient, nous suggérions, implicitement, que les hommes « savaient exactement ce qu'ils faisaient », c'est-à-dire qu'il n'y avait pas d'effet imprévu ou indésiré à la maltraitance. (Alors même que nous faisons cette implication, nous les invitons à réfléchir sur les effets de leur violence. Rétrospectivement, je dois reconnaître que, si l'on suppose que les hommes « savaient exactement ce qu'ils faisaient », ils ne devraient pas avoir besoin d'étudier les effets de leur violence – puisqu'ils sont censés déjà les connaître. Cette contradiction dans notre approche peut avoir créé de la confusion chez les hommes).

Même si leur comportement maltraitant est souvent calculé, en termes d'*effets*, souvent les hommes *à la fois* « savent ce qu'ils font » (à savoir, remporter une « dispute ») *et en même temps* « ne savent pas ce qu'ils font » (à savoir, détruire une relation). Souvent « ils voulaient faire ça » (c'est-à-dire, ils ont produit intentionnellement les effets de la violence) et, en même temps, « ils ne voulaient pas faire ça » (ne produisent pas intentionnellement ces effets).

Quand on lui a demandé comment il avait été impacté par l'étude des effets de sa violence sur sa femme et ses enfants, un des hommes d'un de mes groupes, Daniel, a expliqué :

« Je ne pense pas avoir déjà, dans ma vie, dit quelque chose de blessant pour quelqu'un et que ce soit accidentel. Si je dis quelque chose de blessant, c'est que mon intention est de blesser cette personne. Mais avoir pu prendre conscience d'à quel point ils ont pu se sentir mal, à quel point ils ont été blessés, ça me fait voir complètement autrement ce que j'ai fait, le mal que j'ai causé, et les

dommages qui en résultent... Je n'avais pas réalisé à quel point c'était mal. Je le faisais pour gagner, et je gagnais... Mais tout ce que j'y gagnais, c'était d'éloigner les gens de moi. »

Daniel décrit comment *il connaissait, et, en même temps, ne connaissait pas*, les effets de ses maltraitements. Il dit que « c'est bien ce qu'il voulait faire », et, en même temps, que « ce n'est pas du tout ce qu'il voulait faire ». Son témoignage illustre le caractère calculé du comportement abusif, tout en reconnaissant l'existence d'effets imprévus.

Prendre conscience de ces complexités permet à un travailleur social ou à une travailleuse sociale de rejoindre un homme à l'endroit de ses intentions respectueuses, et d'insister sur les aspects par lesquels la maltraitance ne « fonctionne pas », afin de développer chez les hommes une motivation interne à y mettre fin, et à l'inviter à prendre de la responsabilité pour les effets de sa maltraitance, qu'ils soient voulus par lui ou non.



Histoires de puissance et d'impuissance

En cohérence avec l'histoire selon laquelle la maltraitance « fonctionne », le métarécit du pouvoir et du contrôle décrit les hommes comme ayant du pouvoir et étant en contrôle. La pensée binaire amène les conseillers et conseillères à croire qu'une personne est soit puissante, soit impuissante, et empêche les travailleurs sociaux de considérer que les hommes puissent être à la fois puissants et impuissants *en même temps*.

Souvent, les hommes ont du pouvoir et du contrôle dans la

relation. En même temps, le métarécit du pouvoir et du contrôle nous empêchait de remarquer les expériences d'impuissance qu'ils pouvaient vivre, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du cadre des relations intimes.

Pour de nombreux hommes, battre leur compagne n'apporte qu'une brève sensation de pouvoir et de contrôle sur leur relation. Souvent, cette sensation fugace est rapidement remplacée par de la honte, du dégoût de soi et un sentiment d'impuissance à transformer leur relation ou à se changer eux-mêmes. De même, de nombreux hommes avec qui je travaille ressentent une dépendance émotionnelle et sociale extrême vis-à-vis de leur compagne. Bien des hommes, désespérés, disent : « elle est tout ce que j'ai ». La dépendance sociale et émotionnelle des hommes à leurs compagnes provoque souvent chez eux des sentiments d'impuissance sur leur vie émotionnelle et leurs relations aux autres [Jenkins 1990].

L'histoire du pouvoir et du contrôle permet aux conseillers de voir comment les relations intimes sont des lieux de puissance pour les hommes, mais cette histoire leur empêche aussi de voir comment ces mêmes relations intimes sont aussi des endroits d'impuissance. En décrivant les hommes comme principalement puissants et en contrôle, l'histoire du pouvoir et du contrôle semble reproduire la masculinité hégémonique en ignorant les expériences d'impuissance vécues par les hommes.



Souvent, les femmes voient leur partenaire comme à la fois puissants et impuissants.

Néanmoins, même pour les femmes qui ne voient leur

partenaire que comme puissant (comme le suggère l'histoire du pouvoir et du contrôle), il reste possible que lui se ressente impuissant au même moment. Il peut y avoir contradiction entre comment *elle* le voit et comment *lui* se voit lui-même. Parler de l'impuissance qu'il ressent ne revient pas à nier, ni à ignorer, qu'elle peut le voir comme très puissant. Les deux ressentis peuvent exister au même moment.

Souvent les hommes et les femmes ont des ressentis très différents quant à leurs relations. La pensée binaire amène les conseillers et conseillères à croire qu'ils doivent valider soit l'histoire de l'homme, soit l'histoire de la femme. Mais le fait que les expériences de relation soient différentes ne veut pas forcément dire que les conseillers et conseillères doivent choisir de valider l'une et d'invalider l'autre. Les deux vécus différents peuvent être reconnus. Lorsqu'on se confronte à cette tâche complexe qui est de mettre fin aux violences conjugales, il est souvent plus important de faire de la place à plusieurs de ces histoires apparemment contradictoires.

Je me suis rendu compte que mettre en valeur les ressentis de besoin, de dépendance et d'impuissance dans leurs relations intimes était important pour que les hommes mettent fin à leurs comportements violents. Amener les hommes à se distancier de ce qui est socialement attendu d'eux – à savoir, dépendre de leurs compagnes pour qu'elles répondent à leurs besoins socio-émotionnels – peut être important pour mettre fin aux abus [Jenkins 1990, Kaine et al. 2000].

Faire prendre aux hommes la responsabilité de leur propre indépendance sociale et émotionnelle dans les relations intimes leur donne une sensation de pouvoir et de contrôle sur leurs

propres émotions et leurs relations. Cette sensation de pouvoir et de contrôle semble diminuer les maltraitances. En ignorant la dépendance des hommes aux femmes, l'histoire du pouvoir et du contrôle semble risquer de reproduire la masculinité hégémonique en invisibilisant la manière dont les hommes dépendent des femmes et du « travail féminin » qui est fait dans leurs vies.



En définissant les hommes comme puissants et non impuissants, **penser binairement l'histoire du pouvoir et du contrôle nous empêchait aussi de prendre en compte les expériences d'impuissance et d'injustice vécues par les hommes en-dehors de leurs relations intimes**⁷.

De nombreux hommes avec qui je travaille sont marginalisés par la pauvreté, le racisme et le manque d'accès à l'éducation. Nombre de ces hommes ne vivent pas les violences qu'ils commettent comme des actes qui leur apporte une quelconque sorte de « pouvoir » ou de « privilège » pérenne. L'histoire du pouvoir et du contrôle peut créer de la dissonance et aliéner nombre d'entre eux. L'histoire du pouvoir et du contrôle vue de manière binaire m'empêchait de prendre en compte le fait que battre leur compagne faisait se sentir ces hommes encore plus marginalisés [McKendy 1997, p. 168].

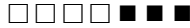
Un des travailleurs que j'ai interrogé, Kirk, remarque la

7 J'apprécie l'observation du chercheur John P. McKendy [1997] selon laquelle les expériences d'injustice sociale vécues par les hommes, comme par exemple l'injustice de classe, est souvent « vue sans être considérée » [p.135] dans certains travaux avec les hommes qui se montrent abusifs dans le cadre intime.

dissonance entre l'histoire du pouvoir et du contrôle et les expériences vécues par nombre des hommes avec qui il travaille :

« Dans les groupes, je parle des inégalités de pouvoir et des inégalités raciales et je mets vraiment tout ça sur la table. Pas autant que je le voudrais, la plupart du temps, mais autant que ce que je m'en sens capable. Je suis blanc, j'approche de l'âge mûr, et je travaille en général avec de jeunes hommes noirs. Souvent, ça ne me semble pas approprié ou confortable de leur parler de pouvoir, parce que ce sont eux dont le pouvoir est sapé brutalement et ouvertement par la société. On leur refuse des emplois, ils sont la cible de violences de la part de groupes d'hommes blancs ou non-noirs, le système pénal fait peser la loi de tout son poids sur leurs épaules, les stéréotypes sur eux abondent, et on attend d'eux qu'ils se comportent de manière illégale ou illicite – des attentes qui les suivent où qu'ils aillent. Tout ça, là, c'est du racisme : les préjugés subtils, les commentaires, les petites remarques, la différence toujours marquée entre « eux » et « nous »... »

Kirk met en lumière la difficulté de simplement définir les conséquences de la violence comme « du pouvoir et du contrôle », particulièrement pour des hommes qui sont opprimés par le racisme ou parce qu'ils sont pauvres. Il remarque que la violence conjugale est une chose complexe, surtout lorsque l'histoire du pouvoir et du contrôle s'accompagne d'histoires de racisme et de pauvreté.



Répondre aux expériences d'injustice et d'impuissance

Dans les premières étapes des processus d'intervention, **les hommes cherchent à se défaire de leur responsabilité en rejetant la faute de leurs comportements maltraitants sur leurs propres expériences d'impuissance et d'injustice** (c'est-à-dire, pauvreté, racisme, violences dans l'enfance, etc.).

Quand les hommes cherchent des causes extérieures aux violences qu'ils commettent, plutôt d'en prendre eux-mêmes la responsabilité, il semble important d'interrompre les histoires irresponsables qu'ils sont en train de se raconter. Si un programme d'intervention laisse ces histoires être racontées d'une manière qui autorise l'homme à se sentir moins responsable des maltraitances qu'il inflige à ses proches, alors il court le risque de devenir complice de sa violence.

Lorsque j'utilisais l'histoire du pouvoir et du contrôle de manière binaire, je n'accordais aucune valeur aux histoires que les hommes me racontaient sur leur propre vécu d'injustice et d'impuissance. Je ne voyais pas en quoi ces histoires pouvaient contribuer à mettre fin à leurs violences. Toutes ces histoires – les maltraitances subies dans l'enfance, la pauvreté, le racisme – contredisaient celle du pouvoir et du contrôle et, en conséquence, je les excluait du processus de transformation. S'attarder sur la souffrance des hommes, leur impuissance, leur expérience de l'injustice, était vu comme prendre le risque d'excuser leur comportement.



Au contraire, et alors que Jenkins interrompt de la même manière les histoires d'injustice et d'impuissance si elles sont racontées de manière irresponsable pour justifier les violences, **il note aussi que ces histoires peuvent être racontées d'une manière qui n'excuse pas les comportements violents.** En fait, Jenkins identifie en quoi de telles histoires peuvent être racontées de manière responsable, et comment cela peut être très utile pour mettre fin aux violences.

Par exemple, souvent, parmi les histoires présentes dans le vécu des hommes, certaines d'entre elles les montrent en train de s'opposer à l'injustice. Bien des hommes avec qui j'ai travaillé ont essayé d'empêcher leur père de battre leur mère. Constatant qu'il y a des moments dans leur vie où ces hommes ont montré une préférence pour la justice aide ces hommes à se « re-raconter » et à considérer que confronter leurs abus et en prendre la responsabilité est une démarche cohérente avec leurs propres préférences.

Étudier les maltraitances qu'ils ont eu à subir peut aussi les aider à comprendre l'impact actuel de leur propre comportement abusif. De même, créer un contexte où les hommes sont capables de parler de leurs propres expériences d'injustice permet au conseiller de donner à l'homme un exemple de comment écouter et prendre en compte les effets des violences. C'est significatif, car cela peut permettre à l'homme de prendre la mesure de l'importance de rester ouvert et à l'écoute du vécu de sa compagne lié aux abus qu'il a commis.



Dans le passé, j'excluais les histoires d'injustice et d'impuissance des hommes de mes discussions avec eux parce que, comme pour mes collègues, **la pensée binaire m'amenait à définir les hommes comme étant soit des auteurs de violence, soit comme des victimes.** Du coup, nous ne savions pas comment penser et interagir avec des hommes qui seraient à la fois auteurs de violences contre leurs compagnes et, en même temps, victimes de violence, de pauvreté, de racisme, etc.

Je pense que, si nous étions réticents à prendre acte des endroits où les hommes étaient victimes, c'est aussi parce qu'une « victime » est définie comme quelqu'un qui n'est pas responsable et n'a pas de capacité d'action [Mahoney 1997]⁸. Pris dans cette vision des choses, nous pensons que, pour tenir les hommes responsables de leurs actes, nous ne devons pas parler d'eux comme des victimes, en aucune manière⁹.

8 Mahoney [1997] écrit : « Dans notre société, la capacité d'agir et le fait d'être victime sont chacun définis par opposition à l'autre : vous êtes un agent si vous n'êtes pas une victime, et vous êtes pas une victime si vous êtes, de quelque manière que ce soit, un agent... Cette binarité conceptuelle tout-agent ou tout-victime ne sera pas facile à dépasser ou à transformer » (p.64).

9 La binarité auteur/victime renforce également l'idée selon laquelle l'abus « fonctionne » (par opposition à « ne fonctionne pas ») et celle selon laquelle l'auteur des violences « sait exactement ce qu'il fait ». Suggérer que la violence, d'une certaine manière, « ne fonctionne pas », ou que les hommes ne « savent pas tout de ce qu'ils sont en train de faire », c'est risquer des les définir comme victimes. Nous pensons que définir les hommes comme, d'une certaine manière, « victimes » de leur propre violence, pourrait d'une certaine manière les absoudre de toute responsabilité vis-à-vis de celle-ci. En conséquence, et puisque nous essayions de responsabiliser les hommes avec une vision binaire de la situation, nous pensons que nous devons mettre l'accent sur le fait que

S'éloigner de la pensée binaire m'a permis de remarquer comment les hommes sont souvent tout à la fois auteurs et victimes, puissants et impuissants, tout en restant toujours responsables des violences qu'ils commettent.



Je négligeais aussi les expériences d'impuissance, d'injustice et de violence subie dans leur vécu parce que **je ne réalisais pas comment ces histoires pouvaient être utiles pour mettre fin aux violences commises par les hommes** [Jenkins 1998]. Je pensais qu'ils n'allaient, ou ne pouvaient, que raconter ces histoires de manière irresponsable, pour excuser leurs comportements maltraitants. Nous ne savions pas comment inviter les hommes à raconter ces histoires d'une manière qui les amènerait à prendre plus de responsabilité pour leur propre violence.

Un des travailleurs que j'ai interrogé, Derrick, raconte avoir du mal avec la dichotomie victime/auteur et son désir de la dépasser :

« Je pense que nous avons vraiment besoin d'intégrer comment travailler avec les hommes comme victimes en même temps que comme auteurs de violence. J'aimerais beaucoup que nous soyons capable de trouver des manières plus saines d'intégrer ces deux aspects. Partir de l'expérience d'avoir été une victime et utiliser ça pour développer de l'empathie pour leurs victimes, comprendre l'impact de leurs comportements sur elles. Je n'ai jamais fait ça, mais

les violences « fonctionnent » et que les hommes « savent exactement ce qu'ils font », tout en minimisant l'impact négatif que ces violences avaient sur les hommes eux-mêmes.

je pense qu'on devrait plus prendre en compte les hommes dans leur globalité. Sinon, on sépare leurs expériences de victimes et d'auteurs, et... Il faut une intégration quelque part. Je ne suis pas sûr de comment on pourrait faire ça. »

En ne regardant les hommes que comme des auteurs de violence, la version binaire de l'histoire du pouvoir et du contrôle peut perpétuer la masculinité dominante, en insistant pour dire que les hommes ne sont pas des victimes, ne sont pas impuissants, et ne ressentent pas la douleur.

□□□□.□

Histoires sur la honte des hommes

En racontant que les hommes obtiennent ce qu'ils veulent par la violence domestique, **l'histoire du pouvoir et du contrôle nous fait penser que les hommes n'ont pas honte de cette violence**. Il n'y a pas de raison de penser qu'ils puissent en être honteux, puisque, telle qu'elle est racontée, elle ne produit rien qu'ils ne désirent pas, ils « aiment ça » [Jones 1994], et ils pensent que frapper leur compagne est « leur bon droit » [Pence & Paymar 1993, Paymar 2000, Emerge 2000].

Quand les hommes « minimisaient » la gravité de leurs maltraitements ou les « niaient », ce n'était vu que comme des « tactiques de contrôle » utilisées par les hommes pour maintenir leur pouvoir sur leur partenaire. En conséquence, nous adoptions souvent, moi et mes collègues, une posture confrontationnelle, nous opposant à eux et remettant en question leur posture « de minimisation et déni » [Pence & Paymar 1993, Paymar 2000, Emerge 2000].

De même, les démonstrations explicites de remords, de honte et de douleur devant leur violence étaient vus comme insincères et ne reflétant que leur auto-apitoiement. Elles étaient vues comme des tentatives d'obtenir de la sympathie sans s'engager vers du changement.

□□□□.□■

Dans le passé, je n'accordais pas d'importance à la honte des hommes face à leur violence, en partie parce que j'adoptais une posture anti-thérapeutique [Mederos 1999]. Les approches orientées vers la honte des hommes étaient pensées comme thérapeutiques, et, dans ma tête, se rendaient complice de leur violence.

L'histoire du pouvoir et du contrôle décrit les démonstrations masculines de honte comme des « tactiques de contrôle » que les hommes utilisent pour manipuler, non seulement leur partenaire, mais aussi les conseillers et conseillères. Se focaliser sur leur honte de manière thérapeutique était vu comme les aider à se définir comme des victimes (c'est-à-dire, comme non responsables). Je ne savais pas comment réagir à la honte des hommes tout en maintenant intacte leur responsabilité.

□□□□.□■ ■

Au contraire, Jenkins [1990] remarque que **nombre d'hommes qui battent leurs femmes se sentent souvent à la fois fondés à posséder le pouvoir dans la relation (et n'ont pas de honte à cet endroit) et, en même temps, se sentent honteux de leur violence.**

Jenkins reconnaît que, quand les hommes « minimisent et nient » leur violence, cela peut avoir comme conséquence de créer des récits dans lesquels ils en sont irresponsables, mais il remarque que, en même temps, la minimisation et le déni peut aussi être une preuve que les hommes ressentent de la honte et du remords vis-à-vis de leur violence. Bien des hommes ont appris qu'il était inacceptable de « frapper une femme ». Jenkins écrit [1994] :

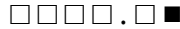
« Quand les hommes qui ont abusé commencent à prendre de la responsabilité pour leurs actes, ils font face à de puissants sentiments de honte, de tristesse, et de peur, au moment où ils commencent à penser et à ressentir le mal qu'ils ont infligés et les dommages qu'ils ont infligés à ceux et celles qu'ils aiment. » [p. 15]

Jenkins [1998] écrit aussi :

« Ils minimisent considérablement les violences et acceptent peu de responsabilité pour leurs actes. Ces hommes sont effrayés par les conséquences probables de leurs actions, et leur posture évitante et minimisante masque un profond et pénétrant sentiment de honte. Ils s'attendent à être rabaissés par les autres et ne ressentent que peu de respect pour eux-mêmes. Leurs accès de violence, et leur mal-être subséquent, confirment à leurs yeux qu'ils sont des « perdants » qui n'ont pour seule option que de fuir ce qu'ils ont fait et ce qu'ils pensent que cela dit d'eux. » [p. 165]

Contrairement aux conseillers et aux conseillères qui adoptent des postures confrontationnelles face à la minimisation et au déni, Jenkins interrompt respectueusement les histoires déresponsabilisantes et, à d'autres moments, « normalise » la minimisation et le déni comme des preuves qu'ils ressentent de la honte [Jenkins 1998].

Il invite les hommes à voir leur honte comme une preuve qu'ils n'aiment pas leur propre violence, comme un signe qu'ils ne se comportent pas d'une manière qui correspond à ce qu'ils voudraient pour leurs familles.



Histoires sur les peurs des hommes

Remettre en question la pensée binaire m'a aussi amené à reconsidérer dans mon travail la peur que peuvent ressentir les hommes.

Ces considérations nécessitent de maintenir une distinction entre les enjeux de peur et de sécurité chez les femmes qui subissent, de manière régulière, de la violence physique de la part des hommes, avec les enjeux de peur et de sécurité chez ceux qui la commettent. Je crois, néanmoins, qu'il est pertinent pour nous, en tant que conseillers, lorsque nous nous engageons avec ces hommes, de nous attarder sur leurs expériences de « peur » et de « sécurité »¹⁰.

Considérer ces expériences, c'est remettre en question le

10 Des autrices féministes [Kitzinger & Perkins 1993] ont montré de quelle manière le terme « en sécurité » (*safety*, NdT) a été récupéré par le vocabulaire psychologique. C'est l'un des nombreux termes qui a été récupéré par le langage psychologique et a été en conséquence profondément altéré. Le concept de « en sécurité » (*safety*) a une histoire pour le mouvement des femmes battues. Il signifie pour elles le fait d'échapper à leur bourreau, d'être dans un refuge. Les autrices remarquent que, alors que ce mot désignait un lieu précis une femme pouvait aller pour échapper aux poings d'un homme, ou à son couteau, ou à son pistolet, maintenant il semble désigner n'importe quoi qui permet à un individu de se *sentir* en sécurité.

discours dominant sur la masculinité selon lesquels les hommes « n'ont peur de rien ». Cela a aussi des implications pratiques sur la manière dont nous organisons notre travail avec eux.



L'histoire du pouvoir et du contrôle nous dit aussi que les hommes n'ont pas peur. En fait, grâce à leur pouvoir et leur contrôle, ils se sentent en sécurité dans le monde. Seules leurs compagnes se sentent effrayées et en danger.

Puisque nous croyions que les hommes se sentaient en sécurité et n'étaient pas effrayés, cela ne nous posait pas de problèmes, dans le passé, d'organiser des groupes avec un grand nombre d'entre eux, et qui acceptaient de nouveaux membres toutes les semaines.

A l'inverse, Jenkins [1998] suggère que, souvent, les hommes qui sont violents avec leur partenaires ont peur. Ils n'ont pas seulement peur de perdre leur partenaire, ils ont aussi peur de ce que leur violence pourrait dire d'eux, de comment ils vont être traités, et de ce que les autres vont penser d'eux. De même, nombre de ces hommes ont subi de la violence et ont peur des autres hommes, particulièrement de ceux qui ont été identifiés comme violents. En conséquence, maintenant que nous prenons en compte la peur que peuvent ressentir les hommes, nous organisons des petits groupes qui ne sont plus ouverts à de nouveaux membres chaque semaine.

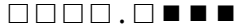
Un des conseillers que j'ai interrogé, Derrick, partage ses réflexions sur la non-prise en compte de la peur des hommes :

« Le fait que les hommes puissent avoir peur des autres hommes, c'est quelque chose dont l'on ne parle pas, auquel on ne fait pas attention, je pense. En gros, on balance juste tous ces types ensemble et on ne prend pas le temps de leur demander « ça vous a fait quoi, au début, d'être avec un groupe d'hommes ? » ... Je pense qu'il y a beaucoup de choses qui se passe dans leur tête, la première nuit avec vingt autres hommes. Je pense que ça doit les chambouler... Jamais on essaye de faire attention à tout ça. »

Une autre travailleuse sociale qui a été interrogée, Sarah, qui utilise l'histoire du pouvoir et du contrôle, témoigne aussi ne pas prêter attention aux peurs des hommes. Elle raconte :

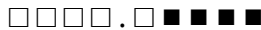
« Je n'ai jamais pensé qu'ils pouvaient avoir peur des autres hommes. C'est très possible, en fait. Parfois, nous avons des hommes dans le groupe qui ne parlent pas pendant les trois ou quatre premières sessions. On doit vraiment leur arracher les mots de la bouche. Peut-être que c'est parce qu'ils ont peur des gens qui sont dans le groupe. Quelques hommes disent qu'ils sont timides. C'est comme ça qu'ils en parlent. Que ce soit une question de peur ou quoi, je ne sais pas. Ce serait intéressant à explorer. Et je pense que ceux qui parlent vraiment beaucoup, peut-être qu'ils sont aussi loquaces parce qu'ils essayent de gérer leur propre peur. La peur que quelqu'un d'autre ait plus de pouvoir qu'eux... Les hommes veulent faire savoir qui ils sont et signifier leur présence. Marquer leur territoire... « Je suis un mec qui en impose et vous allez m'écouter ». »

En ignorant la peur et la honte que peuvent ressentir les hommes, l'histoire du pouvoir et du contrôle peut prendre le risque de perpétuer la masculinité dominante en insistant pour dire que les hommes ne ressentent ni la peur, ni la souffrance.



Répondre aux peurs des hommes

La pensée binaire m'amenait aussi, avec mes collègues, à **croire que les interventions que nous menions devaient être soit respectueuses des femmes, soit respectueuses des hommes** ; que l'on devait se montrer compréhensifs soit vis-à-vis des expériences des femmes, soit vis-à-vis des expériences des hommes ; que l'on devait se soucier soit des intérêts des femmes, soit des intérêts des hommes. En conséquence, nous pensions qu'assurer la sécurité émotionnelle des hommes équivalait à mettre les femmes en danger. Par exemple, un conseiller du programme d'intervention *Emerge*, David Adams [1988], a critiqué les approches thérapeutiques non-menaçantes¹¹ en arguant que « prendre le temps de créer un environnement sécurisant pour l'homme violent peut parfois vouloir dire maintenir un environnement dangereux pour sa partenaire » [p. 181].



Au contraire, Jenkins [1988] affirme que **les interventions peuvent, et doivent, être respectueuses et sécurisantes à la fois pour les hommes et pour les femmes.**

Nous n'avons pas à choisir entre les intérêts des hommes et les intérêts des femmes : « faire passer en premier la sécurité des victimes » en empêchant un homme de battre sa femme est dans leur meilleur intérêt à tous les deux.

11 *non-threatening*, par opposition aux approches confrontationnelles
(note du traducteur)

Mes collègues et moi-même ignorions les peurs des hommes vis-à-vis des autres hommes, aussi parce que nous nous concentrons uniquement sur la violence des hommes envers les femmes, et pensions que la violence des hommes envers d'autres hommes était hors-sujet [Schechter 1982, p. 210]. Tout un ensemble d'auteurs et d'autrices [Kaufman 1987, Goldner et al. 1990] a montré que, au contraire, la violence entre hommes jouait un rôle significatif dans la construction des formes dominantes de masculinité et, en tant que tel, était directement reliée à la violence des hommes envers des femmes.

Les formes dominantes de masculinité soutiennent et encouragent un certain nombre de comportements dominants, comme la violence envers les femmes, la violence envers les autres hommes, l'homophobie et les pratiques compétitives. Je crois que, pour mettre fin à la violence domestique, il nous faut trouver des manières de remettre en question tous ces comportements de domination. Au sein des groupes que nous avons organisés pour les hommes qui avaient été violents avec leurs compagnes, en plus des conversations traitant de leur prise de responsabilité quant à leur violence, nous avons aussi commencé à parler des effets sur les hommes de la violence envers les hommes, de la compétition, et de l'homophobie. Un des moyens que nous utilisons est d'inviter les hommes à parler de la peur que leur inspire les autres hommes dans le groupe.

En nommant leurs peurs et en mettant en place des protocoles sécurisants pour permettre de le faire, les hommes font l'expérience d'un contexte social dans lequel ils peuvent prendre le risque d'explorer d'autres manières d'être. Je crois que cela aide les participants au groupe à s'avancer vers

d'autres manières d'être des hommes¹². Inviter les hommes à se demander ce que signifie pour eux « se sentir en sécurité » peut aussi être le début d'un processus au bout duquel les hommes considèrent ce que « se sentir en sécurité » pourrait signifier pour leur compagne. Encore une fois, je veille à ne pas mettre sur le même plan l'idée de sécurité pour les hommes avec la sécurité pour les femmes.



Rétrospectivement, en banalisant et en ignorant les peurs des hommes et les effets de la violence masculine sur les hommes, nos interventions passées ont souvent perpétué la masculinité dominante. Ne pas prêter attention à leur peur des autres hommes et faire des grands groupes ouverts a notamment eu comme effet de créer un environnement menaçant pour les participants.

Ce contexte encourageait les mécanismes de « minimisation, déni, et rejet de la faute » que les hommes utilisent parfois face à leur violence, à la fois pour se déresponsabiliser et pour cacher leur peur et leur honte.

Malheureusement, nous y répondions par l'opposition et la

12 J'apprécie les idées de Michael White sur cette question :

« Ce n'est vraiment pas suffisant pour ces hommes de seulement prendre de la responsabilité pour leurs comportements... Il est important de mettre en place un contexte dans lequel il devient possible pour eux de se détacher des manières hégémoniques d'être et de penser qui mènent aux maltraitances... Mais même ça n'est pas suffisant. Il est crucial que nous nous lancions avec ces hommes dans l'exploration de manières alternatives d'être et de penser qui les amèneront à d'autres possibilités d'agir dans leurs relations avec leurs compagnes et leurs enfants, et que ces possibilités soient examinées par ces femmes et ces enfants [l'italique est rajoutée par l'auteur]. » [McLean 1994, p. 71]

confrontation. Nous ne voyions les mécanismes de minimisation et de déni des hommes que comme de simples « tactiques de contrôle » qu'ils pourraient « abandonner » aisément si seulement ils souhaitaient vraiment renoncer à leur pouvoir et à leur contrôle. Nous ignorions que cette minimisation pouvait être reliée à des sentiments de honte ou de regret. Nous pensions que c'était en les confrontant que nous pourrions réduire la minimisation et le déni des hommes, mais, bien souvent, nous ne faisons que les enfoncer plus loin dans leurs positions, parce que, sans le vouloir, nous aggravions la peur et la honte que ces mécanismes cachaient.

Nous ne remarquons pas comment les dynamiques des groupes dans lesquels nous placions les hommes (des groupes ouverts et larges dans lesquels ils devaient affronter une opposition frontale) stimulaient les comportements mêmes que nous voulions stopper, ainsi que, du coup, les narrations d'irresponsabilité qui les rendaient dangereux.

Ne pas remarquer les peurs des hommes, et nous engager avec eux de manière oppositionnelle, confrontationnelle et compétitive, a pu reproduire les mêmes comportements virils que nous tentions de changer chez les hommes avec qui nous travaillions [Jenkins 1993].

□□□□.□□

Conclusion

A partir d'entretiens de recherche avec celles et ceux qui travaillent avec des hommes qui se montrent violents, ainsi que

de mes propres expériences dans ce domaine, cet article a tenté d'identifier comment la pensée binaire dans l'usage de l'histoire du pouvoir et du contrôle comme métarécit empêche la prise en compte d'autres histoires qui sont pourtant importantes pour mettre fin à la violence conjugale et domestique.

Ces autres histoires comprennent les désirs des hommes pour des relations respectueuses et aimantes aussi bien que pour le pouvoir et le contrôle, la violence « fonctionnant » et, en même temps, « ne fonctionnant pas », l'expérience par les hommes de l'impuissance et de l'injustice en même temps que du pouvoir, la honte quant à leur violence malgré leur sentiment d'être dans leur droit, et les peurs qu'ils peuvent ressentir.

Finalement, cet article témoigne du douloureux processus de remise en question qui a été le mien, lorsque je me suis rendu compte que j'avais souvent reproduit dans le mon travail avec les hommes qui se montrent violents les mêmes comportements virils et les mêmes préjugés que j'essayais de changer chez eux.

Mon intention est de questionner mon comportement de manière réflexive, de la même manière que j'invite les hommes avec qui je travaille à questionner le leur.

*Tod Augusta-Scott a un Master en Travail Social.
Il est coordinateur des programmes pour le
Bridges Institute – un programme d’intervention contre les
violences domestiques à Truro, Nouvelle-Écosse, Canada.*

*Il est conseiller pour des hommes qui ont choisi de commettre
des abus dans des relations intimes et chargé de cours au
Département de Travail Social à l’Université Dalhousie.*

*Il travaille aussi comme consultant et formateur sur les
questions de violence domestique pour des agences
gouvernementales comme non-gouvernementales.*

*M. Augusta-Scott a conduit des recherches sur la violence
domestique et présenté ses travaux devant des publics
internationaux. Il peut être contacté par mail
à l’adresse suivante : bridges@bridgesinstitute.org*

*Cet article a été publié originellement dans
Gecko : A Journal for Deconstruction and Narrative Ideas
in Therapeutic Practice, 2001, No.2.*



Lettres de la prison

Aider les hommes qui ont commis des violences sexuelles à reconstruire leur identité

Tod Augusta-Scott

*Ce texte est particulièrement difficile à lire.
Il relate le parcours d'un homme qui a subi, puis commis,
des agressions sexuelles sur mineur.
S'il n'y a aucune description graphique de ces abus,
certains détails donnés peuvent blesser ou provoquer des
réminiscences chez certaines personnes.
Prenez soin de vous à la lecture.*



À l'heure actuelle, Joshua est en prison pour avoir agressé sexuellement sa fille pendant trois ans. Joshua est au début de sa quarantaine, et sa fille avait onze ans au moment des premières agressions. J'ai discuté avec Joshua pendant dix-huit mois, avant sa condamnation à quatre ans de prison¹³.

Depuis qu'il est en prison, Joshua et moi correspondons par lettre. Dans ce chapitre, je partage le contenu des lettres de Joshua, dans lesquelles il revient sur nos conversations.

13 Le prénom « Joshua » est un pseudonyme, comme tous les autres prénoms de cet article. Les histoires et les lettres retransmises ici le sont avec le consentement éclairé de toutes les personnes impliquées.

Celles-ci ont tourné autour de la reconstruction de son identité de façon à ce qu'il puisse prendre plus de responsabilité pour les agressions qu'il a commises et entretenir des relations respectueuses et aimantes.



Joshua a toujours vécu de faibles revenus et a un niveau scolaire de quatrième. Avant sa dernière condamnation, il avait déjà connu la prison et reçu des soins psychologiques pour avoir provoqué des incendies, volé, et avoir sexuellement agressé sa nièce de quatorze ans ; pour son alcoolisme, également.

En partie grâce au travail de Joshua pour faire amende honorable et prendre la responsabilité de ses actes [Jenkins, Joy & Hall 2003], sa femme et ses quatre enfants, dont la fille qu'il a sexuellement agressé (qui a maintenant seize ans), ont choisi de rétablir des degrés variés de relation sociale avec lui. La famille de Joshua a choisi de reconnecter avec lui, non pas parce qu'ils se sont sentis poussés à pardonner ou obligés d'oublier ses actes (ils n'ont fait ni l'un ni l'autre), mais parce que, malgré leur colère, leur indignation et leur dégoût, les membres de la famille de Joshua continuent de l'aimer.



Quand je l'ai rencontré pour la première fois, Joshua se voyait comme « mauvais », « dégoûtant » et « malsain ». Il avait honte de qui il était, et déclarait se sentir ainsi depuis longtemps. Joshua pensait que son identité était fixée, statique, immuable. Il pensait ne pas avoir de prise sur qui il était ou

comment il se comportait. D'après lui, il se comportait de manière destructrice tout simplement car c'était ce qu'il était : quelqu'un d'essentiellement « mauvais », « dégoûtant » et « malsain ». Cette identité définitivement négative entretenait ses comportements destructeurs.

White [2004] explique que nos vies sont constituées d'histoires. En même temps que nous vivons, nous construisons des histoires sur nous-mêmes ; ces histoires, en retour, vivent et nous construisent. Le changement était rendu encore plus difficile par le fait que l'identité de Joshua était marquée d'étiquettes totalisantes comme « agresseur » et « délinquant sexuel »¹⁴.



Dans ce chapitre, **je montre une partie du processus utilisé pour inviter Joshua à reconstruire son identité** de manière à l'aider à prendre de la responsabilité et à réparer le mal qu'il a causé en agressant sexuellement sa fille.

Ce processus passe par plusieurs étapes :

- L'amener à nommer l'identité qu'il préférerait avoir, ce qui se fait en remarquant les différents moments de sa vie où, au final, il a agi en accord avec les valeurs et les engagements qui lui tiennent le plus à cœur.
- Étudier les différents moments de sa vie où il a été amené à adopter une identité négative, qui a contribué à ses comportements destructeurs et les a renforcé.
- Enfin, faire affronter à Joshua la honte d'avoir commis

14 *Sex offender*, NdT.

un agression sexuelle, et d'avoir eu recours à des manières destructrices et auto-centrées d'éviter de faire face à cette honte.

À travers les lettres que m'a écrites Joshua, je partage aussi ses efforts pour réparer le tort qu'il a commis ; efforts qui ont, en retour, créé une audience devant laquelle exposer son identité reconstruite. Ce processus de recréation identitaire a aidé à créer un contexte dans lequel Joshua peut continuer le travail de réparation des torts causés à sa femme et à ses enfants.



Identité de préférence

Dans une perspective postmoderne, la reconstruction identitaire accroît l'aspect fluide et changeant de l'identité.

À travers ce prisme, le processus de reconstruction identitaire parle de libre-arbitre, de préférences et de valeurs relationnelles plutôt que d'essences fixes et définitives.

Dans ma première conversation avec Joshua, nous avons commencé à créer des alternatives possible quant à qui il pourrait être et qui il serait capable d'être. Je lui ai demandé ce qui était important pour lui dans les relations qu'il crée avec les autres. Je lui ai demandé quelles étaient ses valeurs et quel type de relations il préférerait avoir avec sa femme et ses enfants. Joshua a commencé à parler de ce qu'il voulait pour sa femme et ses enfants, en termes de sécurité, de respect, d'attention.

Comme de nombreux hommes, Joshua a été surpris de se rendre compte de ce qui était vraiment important pour lui, c'est-

à-dire, de ses valeurs. Bien des hommes avec qui j'ai travaillé n'avaient jamais pris conscience de leurs préférences pour des relations aimantes, respectueuses et attentionnées. Souvent, l'influence prédominante des stéréotypes de genre les avait empêché d'entretenir leurs relations avec soin et attention, car c'est ce qu'ils voyaient comme « le rôle des femmes ».



Nous avons exploré avec Joshua les nombreuses occasions où il avait vécu en accord avec ces valeurs et ces préférences [White 1995]. Joshua a identifié des moments où il avait *agi* d'une façon qui contredit les histoires saturées de négativité qu'il se raconte sur lui-même ; des moments où sa préférence pour la justice et l'honnêteté, par exemple, apparaissait évidente [Jenkins 1998a, 2005, White 1995]. Ces moments contredisent factuellement l'histoire identitaire problématique qu'il se raconte, dans laquelle il serait dépourvu de libre-arbitre et incapable de changer.

(Joshua et moi avons également exploré, au cours de la reconstruction de son identité, les événements douloureux de sa vie qui l'ont conduit à adopter un jugement identitaire négatif qui lui-même, mais je ne traite pas encore de cela.)



Identifier ses préférences et ses valeurs, son *identité de préférence*, a permis à Joshua de confronter ses comportements abusifs à ses propres valeurs et à sa propre éthique. À partir de là, le processus de responsabilisation pour l'agression sexuelle qu'il a commise sur sa fille, qui consiste à

mettre fin à de tels comportements et à s'engager dans la réparation des torts causés, peut être vu comme un chemin vers plus de respect de soi et d'intégrité [Jenkins 1998b, 2006].

Plutôt que de continuer de performer le récit identitaire qui, auparavant, était le sien, Joshua performe maintenant de plus en plus son récit identitaire alternatif, celui qui a sa préférence. Faire nommer ces préférences par Joshua lui-même permet de le rejoindre, de me positionner à ses côtés contre sa violence et les idées qui la supportent, plutôt que de me placer en opposition face à lui.



Une part importante du processus de recréation identitaire implique de s'éloigner de la pensée binaire. Auparavant, je croyais que les hommes, soit voulaient du pouvoir et du contrôle dans leurs relations, soit voulaient des relations respectueuses [Augusta-Scott 2003]. Je pensait que les hommes étaient soit abusifs, soit respectueux.

En m'éloignant de cette pensée binaire, j'ai été capable de me rendre compte que les hommes veulent souvent à la fois du pouvoir et du contrôle et des relations aimantes et nourricières.

Même lorsque les hommes se montrent violents et maltraitants dans leurs familles, ils veulent aussi être des hommes respectueux et prendre soin des leurs.

M'éloigner de la pensée binaire et reconnaître les contradictions présente dans les vies des gens m'a permis de voir comment les

comportements des gens peuvent contredire leurs valeurs et leurs préférences¹⁵.



Adoption de jugements identitaires négatifs¹⁶

Joshua a fait le choix d'agresser sexuellement sa fille a plusieurs reprises, un choix influencé à la fois par le fait qu'il performait alors des jugements identitaires négatifs qu'il avait sur lui-même et par le fait qu'il cherchait à éviter, engourdir ou apaiser ses sentiments de honte et de souffrance.

Le récit de la vie de Joshua que je vais faire maintenant se concentre sur les moments de son vécu où il a été conduit à adopter des conclusions identitaires négatives (c'est-à-dire, à conclure qu'il était « mauvais », « dégoûtant » et « malsain »). Ces conclusions identitaires sous-tendent les abus sexuels perpétrés sur sa fille. En identifiant les moments de la vie de Joshua où il a *acquis* ces jugements identitaires négatifs, il a été capable de remettre en question cette identité et de se rapprocher de ses inclinations vers l'honnêteté et la justice.

15 La reconstruction identitaire ne crée pas simplement de nouveaux jugements identitaires positifs, qui seraient basés sur des croyances essentialistes et humanistes en la « bonté fondamentale » du « vrai soi » (*true self*) des personnes.

16 NdT : le texte anglais parle de « *recruitment into negative identity conclusions* », qui a une connotation passive que n'a pas le mot « adoption » – Joshua n'a pas adopté ces jugements de sa propre initiative ou de son propre chef, mais il a été amené à les adopter.



Aborder le vécu de Joshua en termes d'abus subis et d'injustices vécues n'excuse pas, ne justifie pas, n'atténue pas la responsabilité de Joshua pour avoir choisi d'abuser sexuellement sa fille. Les maltraitances infantiles qu'il a subi ne l'ont pas condamné à agresser sexuellement quiconque. La plupart des gens qui ont été abusés sexuellement ne commettent pas d'abus sexuels. En revanche, la manière dont Joshua a fait sens des abus qu'il a subi, la manière dont il les a interprétés, a pesé sur son choix d'agresser sexuellement.

Au cours des agressions sexuelles qu'il a subi, Joshua a été amené à croire qu'il était « malsain », « dégoûtant » et « mauvais », et il a agi en conséquence. Il en découle qu'explorer la signification que Joshua donne au fait d'avoir été sexuellement abusé et les conclusions qu'il en tire sur lui-même est important pour mettre un terme à la violence sexuelle de Joshua.

Auparavant, la pensée binaire m'amenait à croire que je devais définir l'homme avec lequel je travaillais, soit comme un auteur de violences sexuelles, soit comme une victime. Reconnaître qu'il était, de manière ou d'une autre, une victime, signifiait pour moi qu'il n'avait plus, pour des raisons obscures, à être tenu responsable de ses actes.

En me détachant de la pensée binaire, j'ai été capable de travailler avec Joshua en le considérant à la fois comme quelqu'un de puissant et d'impuissant, qui a à la fois été agressé et a commis des agressions, et qui est, toujours, responsable de ses actes.



Quand j'ai invité Joshua à me parler de son passé, il s'est d'abord montré réticent. D'autres conseillers, m'a-t-il dit, lui avaient déjà demandé de lui raconter son histoire. Il était réticent à parler des abus qu'il avait subi parce qu'il ne voulait pas se donner d'excuses pour les agressions qu'il avait commises, et qu'il ne voyait aucun lien entre les agressions qu'il avait subies et celles qu'il avait fait subir à sa fille. Une autre raison pour laquelle il ne voulait pas me dire qu'il avait été agressé est que cela confirmait, pour lui, les jugements identitaires négatifs qu'il se faisait sur lui-même (qu'il était « mauvais », « dégoûtant » et « malsain »).

C'est seulement après avoir commencé à parler des conséquences *pour sa fille* des agressions sexuelles qu'il avait commises que nous avons commencé à parler de son passé¹⁷.

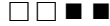
17 Pour de nombreuses raisons, les hommes nient et minimisent souvent les effets de leur violence sur les autres. La motivation que peuvent avoir les hommes à mettre fin à leurs violences est significativement accrue quand ils sont invités à *reconnaître leurs effets* sur les choses et les gens qui sont importants pour eux. En plus d'avoir commis des violences, bien des hommes avec qui j'ai travaillé en ont également subi. De nombreux hommes qui minimisent et nient la gravité des effets de leur violence sur les autres, minimisent et nient aussi la gravité des effets de la violence des autres sur eux. Travailler à interrompre la violence implique d'encourager les hommes à jauger les effets de la violence en les étudiant à la fois sur eux-mêmes et sur les autres. Dans l'étude de leurs valeurs et préférences, inviter les hommes à regarder les effets de la violence, sur eux comme sur les autres, accroît leur motivation et leur capacité à prendre de la responsabilité dans la prise en charge de ces effets.

Inviter les hommes à se responsabiliser et à prendre en charge les effets de leur violence sur les autres implique de considérer avec eux quelles réponses sont utiles à apporter et lesquelles sont inutiles. De nombreux

En réfléchissant à ce que sa fille avait dû vivre, il a commencé à se remémorer ses propres expériences infantiles d'abus sexuels.

hommes réagissent à la violence qui leur est infligée en la niant et en la fuyant. Plutôt que de faire face à ces expériences traumatisantes, de nombreux hommes en gèrent les effets en essayant de s'apaiser, s'engourdir ou se reconforter par la consommation de drogues ou d'alcool, le jeu d'argent, ou la commission d'abus sexuels. (Dans mes premières conversations avec Joshua, il était conscient d'essayer d'éviter et d'apaiser par ses comportements des émotions qui le faisaient souffrir, mais restait vague et confus quant aux expériences traumatiques auxquelles cette souffrance était associée. Dans une conversation, Joshua a fini par dire avoir récemment confié à sa sœur qu'il pensait avoir été sexuellement agressé étant enfant. Sa sœur a confirmé qu'il l'avait effectivement été.) Lorsque les hommes sont entièrement centrés sur leurs propres souffrances, ils sont inconscients des expériences des autres. Les hommes sont invités à confronter plutôt qu'à éviter leurs expériences traumatiques. Au fur et à mesure qu'ils trouvent des manières plus saines de répondre à leur propre souffrance, ils trouvent aussi des manières plus saines de répondre à la souffrance qu'ils ont causé aux autres.

Auparavant, en cohérence avec l'approche dominante des questions de violence domestique [Pence & Paymar 1993], je restreignait l'étude des effets des agressions aux seuls effets sur les personnes blessées par les hommes avec qui je travaillait. Mais l'étude des effets de leur violence sur les autres est devenue bien plus profonde quand j'ai commencé à inviter aussi les hommes à étudier les effets de la violence sur eux-mêmes. Quand les hommes réfléchissent à ce que la violence fait aux autres, ils gagnent aussi, souvent, une vue plus claire sur ce qu'ils vivent eux-mêmes. De même, mieux comprendre ce qu'ils vivent eux-mêmes quand ils subissent de la violence les aide à comprendre ce que vivent les autres. Les expériences des hommes sont souvent à la fois similaires et différentes aux expériences de ceux qu'ils ont blessé. Le processus



Au cours des dix premières années de sa vie, Joshua a été régulièrement agressé sexuellement et torturé par son grand frère et ses amis. Chaque jour, il courrait sur le trajet de l'école, à l'aller et au retour, en se cachant pour essayer d'éviter ses bourreaux.

Il se voyait comme responsable de ces maltraitances et en tirait la conclusion que quelque chose n'allait pas chez lui, qu'il était « mauvais », « malsain » et « dégoûtant ». Joshua se sentait alors coupable et honteux. Il m'a raconté s'être senti seul, blessé, effrayé, isolé, pendant toute cette période de sa vie. Il m'a dit aussi que la majorité de son enfance a été passée à « prétendre » qu'il allait bien.

Alors que nous continuions à explorer les effets que les abus avaient eu sur lui, Joshua a été mortifié de commencer à prendre conscience que, peut-être, sa fille pourrait se sentir responsable, mauvaise, malsaine et dégoûtante à cause des abus sexuels qu'il lui avait fait subir.

Quand il étudiait les effets des agressions commises sur sa fille, Joshua était fermement convaincu que c'était lui, et non pas sa fille, qui était entièrement à blâmer, complètement responsable des agressions. En se remémorant ensuite son passé, il a alors commencé à se demander si, peut-être, lui aussi avait pu ne pas être responsable des agressions qu'il avait subi.

d'étude des effets de la violence implique, en fin de processus, le fait d'entendre directement ces effets de la part de celles et ceux qui l'ont subie.

Plutôt que de continuer à se fustiger, il a commencé à se dire que, peut-être, ceux qui l'avaient agressé quand il était petit avaient été complètement responsables des abus qu'il avait subi, comme il était lui-même complètement responsable des abus commis sur sa fille.

De plus, en comprenant comment il avait été amené à se penser lui-même comme « mauvais » et « dégoûtant », Joshua a été capable de remettre en question l'idée que cette identité était fixée et statique. Il commença à réaliser qu'il avait *acquis* ces conclusions négatives sur lui-même ; qu'elles n'étaient ni naturelles ni innées. Il commença à réaliser qu'il pouvait faire des choix quant à comment il agissait et qui il voulait être. Il pouvait choisir de vivre en accord avec les valeurs et les attitudes qui avaient sa préférence plutôt que de croire que la commission d'actes destructeurs lui était inévitable.

Joshua a alors exprimé du soulagement à l'idée qu'il n'était pas condamné à réitérer toute sa vie les comportements destructeurs qui venaient confirmer ces conclusions identitaires négatives et douloureuses.



Les jugements identitaires négatifs de Joshua avaient été renforcés par d'autres expériences traumatiques et par son recours à des comportements destructeurs pour faire face à ces expériences. Par exemple, alors que Joshua avait dix ans, son père déménagea avec sa famille dans une autre communauté, sans emmener avec lui son fils aîné.

Joshua décrivait son père comme la seule personne de qui il était proche. Il raconte que sa vie était devenue meilleure sans son frère, qu'il n'avaient plus besoin de faire semblant et de se mentir à lui-même, de « prétendre » que tout allait bien. Un jour, alors que Joshua avait seize ans, son père, qui souffrait du diabète depuis plusieurs années, lui demanda de l'aider à porter des seaux d'eau chez les voisins. Joshua refusa, et son père entreprit de porter lui-même les seaux d'eau. Il eut une crise cardiaque dans l'allée devant chez lui. Joshua courut à son tour dans l'allée et son père mourut dans ses bras. Il se reprocha de ne pas avoir aidé son père à porter les seaux d'eau. « J'ai tué mon père », raconta-t-il.

De cette expérience, Joshua en conclut qu'il était mauvais, et se senti honteux et coupable. Le sens que Joshua donna à la mort de son père vint renforcer le récit de lui-même comme « mauvais », « dégoûtant » et « malsain ». Ayant perdu son père – la seule personne dont il était proche – les sentiments de « solitude accablante, peur et profond désespoir » revinrent.

Il a alors été renvoyé vivre chez son grand frère, celui qui l'avait agressé sexuellement précédemment. À ce stade, centré sur sa propre souffrance, Joshua a commencé, pour pouvoir se sentir mieux, à boire, voler, allumer des incendies, et à abuser sexuellement de sa nièce.

Joshua performait ses conclusions identitaires négatives en agissant de manière destructrice et auto-centrée. Ces agissements, en retour, lui confirmaient cette identité négative.



Après sa sortie de prison, à l'âge de vingt-huit ans, pour avoir volé et allumé des incendies, Joshua raconte s'être senti mieux pendant dix ans – il ne « prétendait » plus. Au contraire, il se montrait honnête avec lui-même et avec les autres. Il vécut alors un autre événement traumatique, alors qu'il travaillait avec un ami proche à une construction routière.

Joshua était responsable de la sécurité du chantier et avait été prévenu de la dangerosité du rouleau-compresseur pour les membres de l'équipe. Peu de temps après, Joshua assista à la mort de son ami, écrasé par le rouleau-compresseur. Comme pour son père, Joshua se souvient avoir tenu le corps de son ami mort dans ses bras. Joshua se tint pour responsable de sa mort, ce qui renforça les conclusions identitaires négatives qu'il avait sur lui-même. Il interpréta cet événement comme une preuve supplémentaire qu'il était « mauvais » et fut à nouveau assailli de sentiments de culpabilité et de honte, ainsi que d'une écrasante solitude, comme pendant son enfance. Il commença à revivre dans ses cauchemars ses expériences d'abus sexuels infantiles, il envisagea le suicide. Pour fuir la honte liée à son identité, qu'il pensait ne pas pouvoir changer, Joshua recommença à se droguer et à boire.

Peu de temps après la mort tragique de son ami, on diagnostiqua à la fille de Joshua un diabète. Parce qu'il supposait que sa fille l'avait génétiquement hérité de lui, Joshua se reprocha aussi le diabète de sa fille. Le sens que Joshua donna à cette expérience renforça ses conclusions identitaires négatives.

Ses sentiments de solitude écrasante, d'isolement et de peur

furent encore intensifiés, parce qu'il pensait que sa fille allait mourir en le laissant seul, comme son père avant elle. Mais Joshua continua à « prétendre » que tout allait bien, mentant aux autres et à lui-même. C'est alors qu'il commença à augmenter sa consommation d'alcool et de drogue pour se sentir mieux ; finalement, il commença à agresser sexuellement sa fille.



La préoccupation de soi : étudier les justifications et les excuses

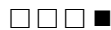
Une part du travail de responsabilisation de Joshua devant l'agression sexuelle de sa fille a été de reconnaître en quoi il était alors préoccupé par sa propre douleur, et les moyens irresponsables qu'il a utilisé pour faire face à ses émotions douloureuses. Cela impliquait d'étudier et de remettre en question les idées et les excuses que Joshua a utilisé pour justifier les abus sexuels sur sa fille. En identifiant clairement ces justifications et ces excuses, il a été plus facilement capable de les interrompre et de les remettre en question.

Joshua se racontait à lui-même qu'il reconfortait sa fille, pour qu'elle ne se sente pas aussi vide et seule que lui. Dans les moments qui menaient aux agressions, en plus de se dire qu'il faisait cela pour elle, il se disait aussi qu'elle aimait cela. Il a choisi d'interpréter les attentions positives que sa fille cherchaient auprès de lui ou lui accordaient comme des preuves qu'elle appréciait ses attentions sexuelles. Joshua a réalisé qu'il avait appris à sa fille qu'elle devait se montrer sexuelle pour avoir droit à son attention. Au cours de nos

conversations, il a aussi passé plusieurs sessions à explorer comment il avait pu ignorer les résistances de sa fille aux agressions (par exemple, elle ne le regardait pas, etc.), et comment il avait fait pression sur elle pour qu'elle n'en parle à personne. Joshua a identifié les moyens par lesquels il a trompé, manipulé et réduit sa fille au silence, ainsi ceux par lesquels il se justifiait alors ces actions.

Joshua raconte que ses agressions sexuelles sur sa fille étaient en partie liées à son incapacité à maintenir une relation sexuelle avec une adulte, en l'occurrence, sa femme. Il se sentait insuffisant et se pensait incapable de gérer émotionnellement des relations sexuelles adultes avec sa femme et s'est tourné à la place vers sa fille.

À certains moments, quand il agressait sexuellement sa fille, Joshua l'appelait « Sue », plutôt que « Susan », comme il le faisait d'habitude. En se penchant sur cette distinction, Joshua comprit que quand il l'appelait « Sue », il était capable de prétendre qu'il avait une relation sexuelle avec une adulte plutôt qu'avec sa fille « Susan ». Joshua raconte que cette mascarade lui permettait momentanément de ressentir l'abus sexuel comme acceptable.



Revenant sur notre conversation, Joshua a écrit une lettre à propos des effets douloureux que les violences qu'il a subi ont eu sur lui et les manières destructrices par lesquelles il apaisait, engourdisait, et évitait sa propre souffrance :
« Mais le plus gros problème que j'avais était ce sentiment profond de solitude, de culpabilité, de honte... Je me sentais perdu, j'étais blessé

en moi tout le temps, et je ne savais pas que j'étais blessé. Alors je buvais et faisais d'autres trucs que je n'aurais pas dû faire, pour me faire sentir mieux. Mais je ne faisais rien d'autre que de me mentir. Ces prétendues bonnes sensations, c'était seulement pour une courte période de temps, et je me sentais toujours encore pire après. C'est pareil pour l'agression sexuelle de Susan. Ça me faisait me sentir bien parce que je pensais que ça la faisait se sentir bien. Mais après que j'abusais d'elle je me sentais pire. Je crois que la boisson, les départs de feu (pour mes propres besoins égoïstes d'attention) et les abus sexuels que j'ai commis, c'était juste des moyens bidons pour me faire me sentir bien. »

Dans cette lettre, Joshua identifie sa préoccupation pour sa propre douleur et ses tentatives de se faire lui-même aller mieux. Dans une autre lettre, Joshua revient sur l'étude des « déclencheurs » et des justifications auto-centrées qui l'ont amené à agresser sexuellement sa fille. En identifiant ses « signes d'alerte » et ses excuses, Joshua a commencé à pouvoir interrompre ces mécanismes, à remettre en question ces idées, et à ne plus les laisser dégénérer jusqu'au passage à l'acte.

Joshua écrit :

« Je suis la personne que je veux être maintenant. Mais le truc, c'est de rester cette personne. Je sais qu'il y a plein de déclencheurs différents qui pourraient me renvoyer sur le mauvais chemin. Mais je sais ce que sont ces déclencheurs maintenant, donc, j'espère, je vais pouvoir les voir venir. Je sais que je prend les événements traumatiques dans ma vie beaucoup trop durement, et que je les vois de manière différente, et pire, que les autres gens. Mais le truc qui m'a le plus aidé à changer c'est le fait que j'ai fait face à mon enfance avec vous, Tod, et que je continue à le faire. Je n'avais jamais parlé à

personne de mon enfance. Il n'y a que vous qui savez, et, maintenant, [ma femme] Mary. Mais je ne vais plus le garder secret maintenant. J'ai regardé toute ma vie, et je vais continuer à la regarder, et faire le tri dans toutes les choses douloureuses dans ma vie. Parce que je crois que c'est la clef pour devenir meilleur. »

Joshua décrit l'importance d'étudier son enfance pour remarquer comment il a été amené à avoir ces conclusions identitaires négatives qui ont influencé son choix de commettre des abus sexuels et d'autres choix irresponsables. Plutôt que de fuir la douleur et le trauma, Joshua leur fait face et trouve des moyens responsables de gérer les effets des abus qu'il a subi. Il a aussi identifié l'importance de continuer d'étudier et surveiller ses pensées, ses ressentis, et les possibles « déclencheurs » qui peuvent mener à une agression sexuelle, de manière à pouvoir interrompre la descente jusqu'au passage à l'acte.



Reconstruire son identité face à la honte

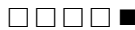
Quant il s'agit de travailler sur des enjeux de violence, la reconstruction identitaire implique souvent d'explorer la signification que les hommes attribuent à la honte qu'ils ressentent vis-à-vis des agressions qu'ils ont commis.

Souvent, ils voient leur honte comme un indice supplémentaire confirmant les jugements identitaires négatifs qu'ils ont sur eux-mêmes. Dans le processus de reconstruction identitaire, nous invitons les hommes à comprendre que la honte liée à leurs actions peut être vue, au contraire, comme une information sur quelles sont leurs valeurs et leurs modes de relations préférés. Les hommes peuvent voir leur honte comme la preuve

qu'ils préfèrent s'opposer aux maltraitements et construire des relations respectueuses et bienveillantes.

Reconstruire son identité, pour un homme, passe par cesser de voir sa honte comme une détestation de qui il est – une identité fixe, un soi pensé comme immuable – mais de la voir comme une détestation de son comportement. Il apprend à considérer comment ses actes ont pu être des fautes, plutôt que de se définir lui-même comme une faute.

La honte qu'il ressent vis-à-vis de son comportement est redéfinie comme la preuve de ce que sont ses valeurs, et de ce qu'il préférerait ne pas adopter des comportements aussi irresponsables¹⁸.



Cette partie du processus de reconstruction identitaire passe par demander à un homme ce que la honte qu'il ressent pourrait dire de ses valeurs ou de ce qui est important pour lui. Alan Jenkins [1998a, 2005] a écrit plusieurs lignes de questions qui aident à guider cette introspection :

- Si vous pouviez me parler des agressions sans vous sentir honteux et misérable, qu'est-ce que cela dirait de vous ?
- Qu'est-ce que cela dit de vous, que vous vous sentiez honteux et misérable ?

Souvent, en réponse à ces questions, les hommes commencent

18 Bien des auteurs et autrices ont contribué à poser ces distinctions sur la honte. Parmi les plus célèbres, on trouve Bradshaw [1998], Brown [2004], Gilligan [1997] et Luskin [2003].

à voir le fait de ressentir de la honte comme la preuve qu'ils valorisent et préfèrent l'amour et le respect à la violence. Faire de leur honte la preuve de leur désir de relations aimantes autorise les hommes à ressentir cette honte et, en retour, crée la possibilité de travailler sur les maltraitances et d'y mettre un terme.

Ce travail permet de vivre le fait vers la fin des violences comme un chemin vers l'intégrité et le respect de soi. Lorsque les hommes confrontent leur violence en faisant face à leur honte, ils sont capable de développer du respect pour eux-mêmes [Jenkins 1998b, 2006]. Certaines lignes de question peuvent aider à guider ce processus, comme celles-ci [Jenkins 1998a] :

- Qu'est-ce qui demande le plus de courage : faire face aux maltraitances que vous avez commises, comme vous le faites ici, ou les fuir, les excuser, rejeter la faute sur d'autres ?
- Au fil du temps, est-ce que vous pensez que se confronter aux agressions que vous avez commises vous rend plus fort, ou plus faible ?
- Qu'est-ce qui vous ferait vous respecter le plus : si vous faisiez face aux violences, ou si vous évitiez d'y penser, laissant les gens autour de vous s'en soucier à votre place ?

Faire face aux abus commis et à sa honte a permis à Joshua de reconstruire une identité qu'il préfère. Voici d'autres lignes de questionnement qui ont permis de renforcer chez Joshua un sentiment d'intégrité pour avoir choisi le chemin consistant à faire face et à mettre fin aux abus :

- Qu'est-ce que votre volonté de mettre fin aux agressions pourrait signifier pour vos enfants ?
- Quelle différence cela fera-t-il de prendre le temps de réfléchir à ce que vous leur avez fait vivre ?
- Quelle différence cela aurait fait pour vous, si votre père avait pris de le temps de faire ce que vous faites pour vos enfants ?
- Quelle différence cela pourrait faire, pour votre femme, le fait que vous fassiez face à votre violence [Jenkins 1998a] ?

En explorant ces questions, les hommes ressentent souvent de la honte et du chagrin pour avoir commis des agressions, et, en même temps, se sentent intègres de reconnaître ces émotions et de s'engager à mettre fin à ces violences.

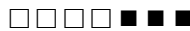


Dans l'une des lettres qu'il m'a écrites, **Joshua me parle de sa honte d'avoir agressé sexuellement sa fille comme la preuve qu'il se préfère en père respectueux et bienveillant :**

« Ça me fait sentir encore plus coupable. Mais ces émotions sont là pour me dire quelles sont mes vraies valeurs. Donc me sentir coupable et honteux pour la douleur que j'ai causé à ma fille, à ma femme et aux autres, c'est ce que j'appellerais une saine culpabilité et une saine honte. Ce n'est pas du tout comme la culpabilité et la honte que je ressentais, enfant, quand je subissais toutes sortes de maltraitances. Ces émotions de quand j'étais enfant étaient bidon, mal placées. Je pense qu'elles étaient destinées à mes frères et leurs amis, et à d'autres gens dans la communauté. »

Il explique que la honte et la culpabilité qu'il a ressentie enfant aurait dû être acceptée par ceux qui ont abusé de lui – « mes frères et leurs amis, et d'autres gens dans la communauté ». Les hommes sont invités à attribuer la responsabilité des maltraitances à ceux qui les commettent plutôt qu'à ceux qui les subissent.

Comme mentionné plus tôt, Joshua a réalisé que, de la même manière que sa fille n'était en aucune manière responsable des violences sexuelles qu'il lui avait fait subir, il n'était responsable en rien des violences sexuelles qui lui ont été infligées. Ce processus a permis à Joshua de reconnaître également qu'il n'avait pas été responsable de la mort de son père, ou de celle de son ami, ou du diabète de sa fille, ce que l'histoire saturée de négativité qu'il avait construite sur lui-même l'avait amené à croire. En même temps, Joshua a identifié l'importance d'accepter la honte d'avoir abusé de sa fille. Il lui a été plus facile de prendre de la responsabilité et de faire face à sa honte une fois celle-ci définie comme une preuve de quelle était son identité de préférence [Jenkins 1998a, 2005].



Encourager les hommes à se responsabiliser et à faire face à leur honte vis-à-vis de leurs comportements abusifs sans transformer le sens qu'ils donnent à cette honte est inutile, voire néfaste. Rappelons que les hommes voient initialement leur honte comme une preuve des conclusions identitaires négatives qu'ils se font sur eux-mêmes (c'est-à-dire, la preuve qu'ils sont « mauvais »). Ces conclusions identitaires négatives fondent leurs choix de commettre des abus sexuels.

Sans changer la signification de cette honte, leur faire prendre conscience de leur violence et de leur honte peut involontairement renforcer ces conclusions identitaires négatives, qui fonderont en conséquence la perpétration de nouvelles agressions sexuelles.

La honte que Joshua ressent et accepte aujourd'hui reflète sa prise de responsabilité quant au fait d'avoir agressé sexuellement sa fille. Pendant le processus de reconstruction de son identité, il a maintenant associé sa honte à ses actions, plutôt qu'à une identité négative définitivement fixée. La signification qu'il accorde à sa honte ne soutient plus ses jugements identitaires négatifs qui l'empêchaient de voir sa capacité à changer. Joshua voit aussi dans sa honte la preuve que ses préférences vont à des actions qui mènent à des relations bienveillantes et respectueuses.

Plus récemment, Joshua a commencé à avoir des conversations avec des codétenus, eux aussi emprisonnés pour avoir commis des agressions sexuelles. Il a commencé à les aider à relier leur honte aux comportements qui ont été les leurs et à voir en elle la preuve de leur préférence pour des relations justes et respectueuses. Joshua écrit :

«Un gars a dit qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui parce qu'il avait blessé trop de monde et fait trop de mauvaises actions. Il disait que ça lui faisait terriblement mal de regarder en arrière et de voir tout ce qu'il avait fait. Je lui ai dit que c'était ça son espoir, cette souffrance qu'il ressentait. Que c'est dans cette souffrance que les changements peuvent vraiment prendre place. Et je lui ai expliqué que c'était sa conscience et son empathie qui le faisaient souffrir. »



L'idée ici n'est pas d'atténuer la honte que ressentent les hommes. Au contraire, la reconstruction identitaire accentue ce sentiment en même temps qu'elle l'honore. Il ne s'agit pas de « pardonner et oublier » ; au contraire, il s'agit de se souvenir et de vivre avec la honte que l'on peut ressentir quand l'on a agressé sexuellement sa propre fille.

Joshua reconnaît que la reconstruction de son identité ne diminue d'aucune manière, ni sa responsabilité, ni la souffrance qu'il a causé aux autres. Il reste connecté à la honte d'avoir agressé sexuellement sa fille. La reconstruction de son identité a rendu possible pour lui de confronter le récit de lui-même qui avait fondé son comportement abusif. Joshua écrit :

« Tod, vous vous souvenez que j'avais l'habitude de dire de moi « je suis mauvais », « je suis maléfique », « je ne suis bon à rien ni pour personne » ? Eh bien, je me suis rendu compte que c'était vrai, mais seulement à certains moments. Il n'y a aucun doute que j'ai été tout ça. Mais j'ai aussi réalisé que j'ai été un vrai père pour mes enfants à certains moments, et que parfois j'ai été une bonne personne pour les gens. Et j'ai été un bon mari pour ma femme à des moments aussi. Donc je me suis demandé lequel de ces types de personnalités je voulais et... Ben, bien sûr, je voulais être la bonne personne. Mais pour vraiment être une personne véritablement bonne, je crois que je devais affronter cette mauvaise personne qui était en moi. Je sais que nos discussions m'ont aidé à voir que je n'avais pas toujours été mauvais et que je pouvais changer ce que je faisais de mauvais en bonnes choses. J'ai beaucoup réfléchi à qui j'étais et à qui je voulais être. »

Joshua met en exergue que, même s'il construit une histoire identitaire qu'il préfère, sa vie reste composée d'une pluralité d'histoires. Son histoire préférée sur lui-même n'annule ni ne remplace son passif de comportements destructeurs et les effets traumatiques qu'il a eu et continue d'avoir sur les autres¹⁹.

Plutôt que de se distancier de la gravité de son comportement abusif, Joshua montre comment se connecter à ses valeurs et à son identité de préférence accroît sa capacité à prendre de la responsabilité pour ses actes. Il puise maintenant dans sa propre éthique et dans ses propres valeurs pour être capable de supporter la honte qu'il ressent et se confronter à son comportement irresponsable. Joshua est capable de se distancer du narratif saturé de négativité qu'il avait sur lui-même et de nourrir d'autres possibilités quant à qui il peut être.

□□□□.□

Restauration

Ayant établi une identité de préférence et reconnu sa capacité à faire face à sa violence et à sa honte, **Joshua est capable, et de mettre fin aux violences, et de faire face aux effets que ses actions ont eu, et peuvent encore avoir, sur les autres.**

Joshua est capable d'écouter et d'entendre directement de sa compagne et de ses enfants le détail des effets que ses choix ont eu sur eux.

19 Encore une fois, la reconstruction identitaire ne crée pas simplement de nouveaux jugements identitaires positifs qui reposeraient sur des notions essentialistes et humanistes comme la "bonté fondamentale" du "vrai soi" (*true self*) des personnes [White 2004].

Au cours des deux dernières années et demie, Joshua a travaillé à faire face aux effets sur sa famille des agressions sexuelles qu'il a commis. Plutôt que de se centrer sur sa propre expérience, la *restauration* consiste à laisser Joshua s'impliquer dans une plus grande compréhension du vécu de sa fille, et celui des autres personnes impliquées, en relation avec les violences sexuelles. Le procédé de réhabilitation implique d'accepter la honte liée à ses actions et sa responsabilité.

Joshua s'est investi dans l'étude des expériences des autres personnes impliquées. Il a eu de nombreuses conversations avec les membres de sa famille dans lesquelles ils ont pu exprimer leur douleur, leur colère et leur déception. Pendant ces conversations, Joshua écoute et travaille à prendre la pleine responsabilité des effets de ses actions sur chacun d'entre elles et eux.

Dans la phase de restauration, le centre d'attention n'est plus la douleur de Joshua, ou les promesses ou excuses creuses qu'il pourrait faire, comme il en a faites dans le passé. Il n'est pas nécessaire pour la réparation que celles et ceux qui ont été ses victimes pardonnent Joshua en retour. S'engager dans un tel processus ne rend pas Joshua légitime à attendre en retour une quelconque forme de réconciliation. Si la personne abusée souhaite rester en contact, il ou elle a la légitimité de déterminer le degré de reconnexion [Jenkins et al. 2003].

Joshua s'ouvre à l'autre sans attendre en retour aucune forme d'acceptation ou de pardon. Il s'implique dans la réparation des torts qu'il a causé par son comportement en sachant que celui-ci ne pourra jamais être annulé ou oublié [Jenkins et al. 2003].

Enfin, Joshua a décidé qu'il souhaitait participer à une restauration plus générale auprès de la communauté dans son ensemble. Il a donc commencé à en parler avec moi et le conseiller du centre local d'action contre les violences sexuelles²⁰, avec comme intention de rendre à la communauté en aidant ceux qui travaillent avec les personnes blessées par des agressions sexuelles. Il voulait donner aux personnes essayant d'aider une plus grande compréhension de ceux qui commettent des agressions sexuelles. De plus, dans ce but, Joshua a récemment agi comme consultant pour trois étudiants menant une recherche universitaire pour des interventions cliniques auprès de personnes qui ont commis des abus sexuels. En plus de tout cela, il a accepté d'être interrogé par des hommes en présence d'un travailleur social d'une maison de transition locale²¹.

Le conseiller du centre d'action contre les violences sexuelles, le conseiller de la maison de transition ainsi que les étudiants ont témoigné avoir été frappés par l'honnêteté et le courage dont Joshua faisait preuve en confrontant ce qu'il avait fait à sa fille. Ils ont aussi dit avoir trouvé ces discussions très encourageantes.

20 NdT : Les structures sociales canadiennes étant différentes des structures françaises, la traduction est rendue difficile ici. Le texte original dit : "*the sexual assault worker at the local sexual assault center*".

21 NdT : Les maisons de transition sont des structures qui accueillent soit des personnes et des familles sans domicile, pour servir de transition entre la rue et un logement plus stable, soit des victimes de violences conjugales en quête d'un refuge. Elles proposent un ensemble varié de services de santé, d'aide sociale, de conseil psychologique, etc.

En plus de ses efforts de restauration auprès de sa famille et à sa communauté proche, Joshua a continué, par d'autres moyens, de réparer les dégâts causés à la communauté. Il prête maintenant son écoute à de nombreux hommes qui sont en prison pour avoir commis des agressions sexuelles. Il consacre de nombreuses heures de sa journée à lutter contre les violences sexuelles en essayant d'aider d'autres personnes qui en ont commises. Joshua m'a partagé ses discussions avec un homme qui est aussi en prison pour agression sexuelle :

« Il avait dit en session de groupe qu'il n'aimait pas ce qu'il voyait quand il regardait en arrière, les actions qu'il avait commises. En fait, ça le mettait vraiment de plus en plus en détresse. Donc je lui en ai parlé aujourd'hui, et je lui ai demandé pourquoi il se sentait si mal. Il disait qu'il ne pouvait pas croire qu'il avait fait toutes ces choses, et qu'il se haïssait. Il me disait qu'il se sentait tellement coupable et honteux qu'il voulait mourir.

Donc je lui ai dit que je m'étais senti comme ça l'été dernier. Et je lui ai dit : « Tu devrais te sentir bien de te sentir si mal ».

Il m'a répondu : « Non, mais, t'es malade ou quoi ? ».

J'ai dit « Non, mais réfléchis-y – si tu ressens tout ça, c'est que tu ne t'en fous pas. Ça veut dire que tu es humain. Ça veut dire que tu as commencé à guérir. »

Alors, après un moment, il est revenu et il m'a dit « J'ai réfléchi à ce que tu m'a dit, et je vois ce que tu veux dire ». Il m'a dit « Je me sens plutôt bien. Je ne suis pas un monstre. Je peux être une bonne personne ».

Je lui ai dit « Oui, tu peux ».

Et il s'est ouvert à moi et il m'a raconté tout son cas dans le détail. Il s'est arrêté plusieurs fois pour pleurer. C'était si émouvant, Tod. J'aurais aimé que vous soyiez là.

On a parlé pendant environ trois heures – enfin, il a parlé. C'était la plus belle chose au monde. Je viens juste de lui parler, cet après-midi, et il est vraiment content, et il se sent vraiment bien avec lui-même. C'est vraiment une chose incroyable, que de voir quelqu'un prendre des sentiments négatifs aussi profonds et en faire quelque chose de bon. Il n'arrête pas de me remercier, et il me dit qu'il voit les choses différemment maintenant. Il veut qu'on aille ensemble en promenade cette nuit pour qu'il me présente d'autres gars qui sont ici pour les mêmes raisons que nous. »



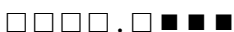
Avoir la possibilité d'aider d'autres personnes à cesser de commettre des abus est en phase avec la préférence de Joshua de s'opposer à l'injustice. Joshua apporte à ces hommes un support sur lequel ils pourront s'appuyer pour commencer le processus de responsabilisation et de restauration.

Joshua continue :

« Je dois dire, Tod, que je me sens vraiment fier de moi. Je pense que je fais de bonnes choses : aider les enfants à lire, m'éduquer plus, et être un ami pour ces mecs et les aider à voir ce dont ils sont capables. Et tout ça vient de ce que vous m'avez transmis. Et c'est fantastique de le transmettre à d'autres. Vous m'avez montré le bien qu'il y avait en moi, et maintenant j'ai une chance de montrer à d'autres le bien qu'il y a en eux. Et je sais avec certitude que ces gars peuvent faire de bonnes choses, et, peut-être, ne plus faire de mal à d'autres.

Il y a d'autres gars avec qui je parle, et deux d'entre eux veulent que

je déménage dans leur bloc. Ils disent que je les comprends mieux qu'ils ne se comprennent eux-mêmes. Quand je parle à ces mecs, on se dit tout, ils me racontent des choses qu'ils ne peuvent pas raconter aux autres. J'ai construit une vraie confiance avec chacun de ces gars. Ils pleurent, ils me prennent même dans leurs bras. J'adore être là pour eux, ils ont besoin de quelqu'un qui est passé par là aussi et qui les comprend. Je suis si stupéfait de combien d'entre eux s'ouvrent à moi, et à moi seul. Je sais qu'ils se sentent à l'aise avec moi et ils savent que je me soucie vraiment d'eux (et je me soucie vraiment d'eux, Tod)... J'ai trouvé ça formidable. J'ai l'impression de faire quelque chose de vraiment important ici, Tod, et ça m'aide moi aussi en retour. Bon, je dois y aller, maintenant, Tod. Prenez soin de vous.
Joshua. »



En aidant d'autres hommes en prison à prendre de la responsabilité pour les agressions sexuelles qu'ils ont commis, Joshua expérimente une nouvelle manière d'être au monde. Plutôt que de « prétendre », il s'habitue à être honnête avec lui-même et avec les autres, à prendre de la responsabilité, à affronter sa honte et sa gêne. Joshua n'est pas excessivement confiant dans les changements qu'il fait sur lui. Il reste humble sur ces changements.

Il n'est pas surprenant que Joshua puisse être « la seule personne » à qui certains hommes ont pu parler au début, étant donné que ce sont des crimes sexuels évoqués dans un contexte carcéral. Il n'a pas perdu de vue son chemin personnel en devenant excessivement zélé ou évangéliste vis-à-vis des autres comme s'il avait « tout compris » lui-même.

De la même manière que les effets du comportement de Joshua ne seront pas oubliés, il n'oublie ni ne fuit sa honte d'avoir commis une agression sexuelle. Joshua vit avec sa honte et la supporte en réclamant, au fil du temps, son intégrité par des actions respectueuses et responsables [Jenkins et al. 2003].

Joshua reste attentif à surveiller ses pensées et ses actions chaque jour. Auparavant, pour supporter le stress et la honte d'aller en prison pour quatre ans, il aurait « prétendu » que tout allait bien, se mentant à lui-même et autres autres, et fuyant ses émotions dans la consommation d'alcool ou la commission d'agressions sexuelles. Aujourd'hui, il fait face à son stress et à sa honte, plutôt que de fuir ou d'éviter ces émotions, et il se respecte pour cela. Il accepte sa peine de prison comme part d'un processus plus large de prise de responsabilité et accepte les conséquences de ses actions.

□□□□.□□

Audience

A travers le processus qui a permis la possibilité de réparation, Joshua a pu performer son identité de préférence devant d'autres et diffuser cette image de lui. Le conseiller du centre d'action contre les violences sexuelles, les étudiants, le travailleur social de la maison de transition, ceux qui sont en prison avec Joshua sont tous devenus des éléments d'une audience pour ses changements. Les retours reçus de la part de cette audience soutiennent et renforcent l'implication de Joshua dans son identité reconstruite, qui lui permet d'avancer sur le chemin de l'acceptation, toute sa vie durant, du poids de la honte d'avoir agressé sexuellement sa fille [White 1995]. La

diffusion par son audience de l'histoire réécrite de Joshua et la confiance de cette audience en son histoire aide Joshua à persévérer dans les changements qu'il fait au fil du temps.

J'ai reçu récemment une lettre à laquelle je ne m'attendais pas, de la part d'un homme incarcéré que je ne connais pas. Cette personne fait partie de l'audience de Joshua, c'est un témoin de ses tentatives de restauration. Il s'agit d'un certain Kirk, un des hommes avec qui Joshua parle en prison, qui a lui aussi agressé sexuellement un de ses enfants. Il écrit :

« Je sais que Joshua vous a parlé de nos conversations. Vous avez tout à fait raison de supposer qu'elles sont uniques. Avec n'importe quelle autre personne, je me serais fait déjà fait casser la gueule. Joshua m'a aidé à comprendre à quel point j'ai eu tort dans ce que j'ai fait... Il m'a convaincu qu'il se souciait vraiment de ce qui m'arrivait. Il dit que je l'ai aussi aidé avec sa culpabilité et ça m'a fait me sentir utile à quelque chose pour la première fois depuis des années... Il m'a aussi donné un objectif à atteindre. C'est de m'assurer que je ne ferais jamais, au grand jamais, une autre victime. J'aimerais que Joshua fasse partie des employés de la prison. Je crois qu'il pourrait aider bien d'autres personnes, des gens comme moi qui savent dans leurs cœurs, avec certitude, qu'ils ont tort d'avoir fait ce qu'ils ont fait. »

Avec l'autorisation de Kirk, j'ai partagé cette lettre avec Joshua, et il m'a dit quelle le faisait se sentir soutenu et poussé plus avant dans son engagement à vivre selon ses valeurs. Joshua a commencé à sentir que son identité reconstruite devenait plus forte au fur et à mesure que des gens la reconnaissait et l'appréciait.

Conclusion

Dans ce texte, j'ai montré l'importance pour Joshua de reconstruire son identité et de prendre la responsabilité de l'agression sexuelle qu'il a commis sur sa fille. Le processus de reconstruction a impliqué l'énonciation par Joshua de son identité de préférence et l'identification des éléments de son passé qui pourraient soutenir cette identité. Joshua a aussi identifié comment il a été amené à adhérer à des jugements identitaires négatifs sur lui-même. Enfin, il a remarqué la manière dont il a agi, en cohérence avec ces jugements négatifs, de manière destructrice et auto-centrée pour tenter d'apaiser sa honte et sa culpabilité.

Pour Joshua, réécrire son identité nécessitait de faire face à sa honte d'avoir commis une agression sexuelle et à sa prise de responsabilité à ce sujet. Après avoir réécrit son identité et étudié les effets de sa violence, Joshua a créé une base à partir de laquelle il peut entendre ce qu'ont traversé sa compagne et ses enfants à cause de ses actions. Il est à une place où il peut commencer le processus de restauration auprès de sa famille et de la communauté au sens large.

En retour, comme l'indique les messages envoyés par Joshua depuis la prison, se développe une audience qui soutient ses efforts pour vivre en cohérence avec son identité de préférence.

La présentation de Tod Augusta-Scott est disponible page 51.

*Cet article a été publié originellement dans
Narrative Therapy : Making Meaning, Making Lives, 2007.*

Parler entre hommes de la violence des femmes
Lutter contre l'essentialisme de genre pour mettre fin à la violence des hommes

Tod Augusta-Scott



L'approche dominante de la violence domestique a l'immense avantage de recentrer les enjeux sur deux choses : la responsabilité des hommes d'y mettre fin et l'influence significative des stéréotypes de genre sur les choix des hommes qui décident de se montrer violents envers leur compagne [Ayams & Cayouette 2002, Dobash et al. 1992, Pence 2002, Pence & Paymar 1993].

Elle explique les violences domestiques par l'histoire du pouvoir et du contrôle, qui dit que les hommes *veulent, utilisent, et obtiennent* du pouvoir et du contrôle en maltraitant leur compagne [Pence & Paymar 1993]. Même si l'histoire du pouvoir et du contrôle a une place importante dans mes conversations avec les hommes, j'ai commencé à remarquer que d'autres histoires étaient elles aussi importantes pour mettre fin à leur violence [Augusta-Scott 2003]. Auparavant, je me reposais exclusivement sur l'histoire du pouvoir et du contrôle pour mettre fin à la violence conjugale. Ce métarécit disqualifiait toute histoire alternative sur ce qui pouvait influencer les décisions des personnes qui commettent des violences dans le cadre intime.



L'approche dominante de la violence domestique et l'histoire du pouvoir et du contrôle sont marquées par l'essentialisme de genre. Les idées essentialistes sur le genre maintiennent que les hommes sont abusifs et que les femmes ne le sont pas, et que les femmes sont des victimes et que les hommes ne le sont pas [Brown 2001, Fuss 1989, Segal 1990]. Cette vision du genre a significativement influencé ma formation initiale sur la manière de travailler avec des hommes qui avaient commis des abus envers leur compagne [Pence & Paymar 1993]. Toutes les tentatives des hommes pour parler des abus qu'ils avaient eux-mêmes subis étaient vues comme des tentatives d'esquiver leur responsabilité et étaient interrompues immédiatement. De plus, même quand le comportement agressif d'une femme était reconnu, il était toujours défini comme de l'auto-défense, jamais comme de l'abus [Hamberger & Potente 1994].

Quand j'ai découvert le postmodernisme, j'ai commencé à remettre en question ma foi dans les métarécits qui prétendent expliquer l'entièreté d'un sujet [Lyotard 1984]. La thérapie narrative m'a permis d'apprécier la valeur des récits multiples, et parfois contradictoires, qu'il est important d'honorer dans nos efforts pour mettre fin aux violences des hommes envers les femmes.

Une de ces histoires, qu'étouffait jusque-là le métarécit du pouvoir et du contrôle, raconte que certaines des compagnes de ces hommes s'étaient elles-mêmes montrées maltraitantes envers eux.



J'ai commencé à reconnaître l'existence des maltraitances commises par les femmes après avoir discuté avec des femmes et les avoir écouté me parler de leurs propres comportements. L'essentialisme de genre, qui jusque-là influençait ma pratique, m'avait amené à croire que les femmes n'étaient ni assez fortes, ni assez puissantes pour pouvoir blesser un homme. Quand j'ai commencé à avoir des conversations avec des compagnes d'hommes violents, elles ont directement remis en question cet essentialisme de genre. Elles résistaient à mes tentatives de les réduire essentiellement à des victimes impuissantes, et, notamment, de définir tous leurs comportements abusifs comme de « l'auto-défense ».

Ces femmes reconnaissaient avoir été maltraitées et tenaient leurs partenaires comme responsables des actes qu'ils avaient commis. Mais elles exprimaient également de la honte pour leurs comportements abusifs envers leurs compagnons, ce qui incluait tout un éventail de comportements. Nombre d'entre elles exprimaient des remords pour avoir essayé de les rabaisser parce qu'ils ne se conformaient pas aux attendus traditionnels de la masculinité, comme rapporter assez d'argent au foyer. Dans une situation plus extrême, une femme est arrivée un jour à mon bureau à l'improviste, bouleversée. Elle venait de laisser son compagnon chez lui après avoir démoli son palier à coup de hache. Bien qu'ayant été elle-même maltraitée, elle ne définissait pas ses actes comme de l'auto-défense et ne voulait pas que je le fasse.

Ces observations cliniques de comportements abusifs de la part de femmes sont corroborées par un nombre croissant d'articles

de recherche, sur les relations hétérosexuelles [Johnson 1995, Johnson & Ferraro 2000, Pearson 1997, Segal 1990] comme homosexuelles [Renzetti & Miley 1996, Ristock 2002].



Reconnaître que les femmes commettent des abus n'implique pas nécessairement de dire que les femmes et les hommes commettraient des abus à part égale, que ce soit en terme de degré, de fréquence, ou d'intensité des abus. Je ne dis pas non plus que toutes les compagnes des hommes avec qui je travaille se sont montrées abusives. Souvent, seul l'homme commet des abus dans la relation ; parfois, femme et homme sont abusifs envers leur partenaire ; occasionnellement, c'est seulement la femme qui l'est. Ma thèse est, simplement, que pour les hommes à la fois abusifs et abusés par leurs partenaires, il est souvent utile de parler de ces deux expériences dans nos tentatives de mettre fin à la violence des hommes envers les femmes.



Lorsque je reconnais les abus perpétrés par des femmes dans des conversations avec les hommes, je prends garde à ne pas créer un narratif de causalité systémique, où son comportement abusif à lui serait causé par ses abus à elle. Il doit mettre fin aux maltraitances qu'il commet même si elle ne met pas fin aux siennes. Dans mes premières années de travail, j'avais peur que reconnaître les abus commis par les femmes puisse déresponsabiliser les hommes vis-à-vis de leurs propres maltraitances. Maintenant, je peux reconnaître la responsabilité des hommes en même temps que celle des femmes.

En m'éloignant de la pensée binaire [Derrida 1980, 1998], j'ai été capable de reconnaître à la fois la puissance et l'impuissance des hommes comme celles des femmes, leurs expériences de personnes qui commettent et qui subissent des abus, et, toujours, leur responsabilité pour les décisions qu'ils, et elles, prennent. Reconnaître cette complexité m'a aidé à entendre les histoires des hommes différemment, et m'a été utile dans la réécriture des histoires identitaires des hommes pour les amener à dépasser les récits essentialistes et totalisants par lesquels ils sont souvent définis.

Cette reconnaissance, au lieu d'excuser le comportement des hommes, les aide à prendre de la responsabilité et à mettre fin aux maltraitances. Dans ce texte, je montre comment inviter les hommes à parler du comportement abusif de leur compagne peut permettre la remise en question, à la fois de leurs excuses et de leurs justifications quant aux abus qu'ils commettent, et de l'essentialisme de genre, et comment cela peut amener des discussions avec les hommes qui rendent à la fois justice à eux et à leurs compagnes.



Étudier les excuses et les justifications

Parfois, les hommes rejettent la faute de leur comportement sur leur compagne. Lorsque cela arrive, j'invite les hommes à considérer comment ces excuses et ces justifications soutiennent leur choix de commettre des maltraitances.

Dans le passé, j'interrompais les hommes et je les ramenaient dans l'observation de leur propre comportement. Cette réaction,

ironiquement, empêchait souvent l'étude des excuses et des justifications. Maintenant, lorsqu'un homme accuse sa partenaire d'être responsable de ses abus à lui, j'écris ses excuses sur une grande feuille blanche (ou un grand tableau blanc), pour qu'elles soient pleinement visibles, et je l'invite à considérer ces idées avec curiosité et à les étudier. Le grand tableau blanc sert à externaliser ces idées [White & Epston 1990] en plaçant concrètement le problème ou les idées à l'extérieur de l'homme ; de cette manière, on peut discuter du mérite de ces idées sans que cela semble être une discussion sur le mérite de l'homme. Ce procédé me permet de collaborer avec l'homme contre ses idées et ses comportements, plutôt que m'opposer à lui.

Souvent, les hommes justifient leurs maltraitances de la même façon qu'ils justifient leurs attentes envers leurs compagnes et envers eux-mêmes : en faisant appel à des stéréotypes genrés et en les présentant comme des choses naturelles (« *boys will be boys* », « vous savez comment sont les femmes »). Les attentes qui reposent traditionnellement sur les hommes les poussent à se reposer excessivement sur leurs partenaires et à dépendre d'elles, émotionnellement et socialement, dans la relation de couple [Jenkins 1990]. Ces stéréotypes de genre amènent souvent les hommes (et les femmes) à attendre des femmes qu'elles soient pacificatrices et nourricières dans la relation.

En conséquence, lorsque les hommes se montrent maltraitants, ils rejettent souvent la faute sur leur compagne, les accusant de ne pas avoir fait le nécessaire pour résoudre le conflit, de ne pas avoir mis tout le monde à l'aise, ou de ne pas avoir maintenu la paix au sein du couple [Jenkins 1990].

Je trouve utile de perturber cet essentialisme en demandant comment les hommes en sont-ils venus à avoir de telles visions des hommes et des femmes :

- Où avez-vous appris cette idée selon laquelle les femmes sont toutes nourricières ?
- Où est-ce que les hommes et les femmes apprennent de la société ce que doivent être les responsabilités de chacun dans un couple ?
- Si un homme était influencé par ces idées, comment cela affecterait-il, au fil du temps, sa confiance, son souci et son respect de l'autre, dans ses relations ?



Souvent, répondre à ces questions nous amène à explorer les attentes sociétales qui pèsent sur les femmes et sur les hommes. J'invite également les hommes à explorer l'effet que peut avoir le fait de justifier leur maltraitance et de se donner des excuses en accusant leur partenaire. En étudiant les effets de ces idées, les hommes peuvent commencer à les critiquer.

Les questions suivantes aident à guider cette exploration :

- A quel point cette idée (selon laquelle votre partenaire est responsable des abus que vous avez choisi de commettre) vous a influencé dans votre vie ?
- Jusqu'où avez-vous laissé cette idée vous mener ?
- Qu'est-ce que cette idée vous a empêché de voir, quant aux émotions et aux intentions de votre compagne ?
- Quels effets cette idée (selon laquelle la violence d'un homme est la faute de sa compagne) a sur une relation amoureuse, au cours du temps ?

- Comment cette idée vous a empêché de construire la relation amoureuse que vous voulez ? [Jenkins 1998]

Les hommes se distancient de l'idée selon laquelle « c'est sa faute à elle » quand ils explorent l'influence de cette idée sur leurs choix. Je pose aussi des questions qui ne sont pas centrées sur leurs cas, afin de mettre en valeur comment cette idée les empêche de prendre de la responsabilité pour leur comportement :

- Si un homme veut arrêter d'être maltraitant mais qu'il pense que c'est sa compagne qui est responsable, est-ce qu'il essaye de mieux se contrôler, ou est-ce qu'il essaye de la contrôler elle ?
- Est-ce que l'idée que sa compagne est en cause l'amènerait à se comporter, au fil du temps, de manière plus maltraitante et contrôlante, ou moins maltraitante ou contrôlante ? [Jenkins 1998]

Pour continuer d'attirer l'attention de l'homme sur sa responsabilité quant à ses choix et le décourager de blâmer sa compagne et de se reposer sur elle pour stopper sa violence, je lui pose les questions suivantes :

- Comment ces idées vous ont amené à voir vos problèmes de contrôle comme le problème de votre compagne ?
- Comment ces idées vous ont empêché de reprendre le contrôle de vous-mêmes ?
- Qui a travaillé le plus dur pour mettre fin à vos maltraitances, vous ou votre compagne ? [Jenkins 1998]



En général, les hommes eux-mêmes commencent alors à s'opposer à l'idée selon laquelle leur comportement maltraitant serait de la faute de leur compagne. Je leur demande alors directement : « C'est le travail de qui, de mettre fin à vos violences ? » [Jenkins 1998]. Quand je pose cette question, la plupart des hommes répondent que c'est leur travail.

Dans ce contexte, je peux leur demander de réfléchir à comment ils ont pu, dans le passé, se reposer sur leur compagne et attendre d'elle qu'elle prenne la responsabilité de mettre fin à leurs violences à eux :

- Qui a le plus réfléchi à votre violence et à ses effets jusqu'à maintenant, vous ou votre compagne ?
- Qui doit réfléchir à comment vous vous retrouvez à commettre des maltraitances ?
- Qui doit réfléchir aux effets de vos maltraitances ?
- Qu'est-ce qui se passerait, si vous deviez continuer à vous reposer sur votre compagne pour faire ce travail à votre place ?
- Pourriez-vous faire face à une relation dans laquelle vous seriez en contrôle de votre propre violence, ou avez-vous besoin que ce soit elle qui essaye de la contrôler en se montrant discrète ou en « marchant sur des œufs » autour de vous ?
- Voulez-vous agir pour mettre un frein à votre violence vous-mêmes, vous préférez-vous laisser votre compagne continuer d'essayer de mettre fin aux maltraitances à votre place ? [Jenkins 1998]



En même temps que j'explore les efforts des hommes pour fournir des excuses ou des justifications à leur comportement maltraitant, je peux leur demander ce que leur compagne devrait faire pour prendre de la responsabilité quand elle se montre abusive.

Quand un homme décrit (avec indignation) les comportements abusifs de sa compagne, je l'invite souvent à utiliser cet exemple pour en tirer une définition de ce que devrait être la responsabilité. Lorsque nous définissons et explorons le comportement des femmes, les hommes sont souvent capables d'exprimer ce que, selon eux, leur femme devrait faire pour prendre ses responsabilités lorsque c'est elle qui choisit de commettre des abus.

Je pose alors les questions suivantes :

- Qui est responsable de mettre fin aux comportements abusifs de votre compagne ?
- Que se passerait-il si elle rejetait sur vous la faute des décisions abusives qu'elle prend ?
- Qu'est-ce que ça pourrait donner, si votre compagne prenait le temps de réfléchir aux effets de son comportement sur vous ?

Une fois que l'homme a établi cette définition de la responsabilité, je l'invite à l'appliquer à lui-même et lui demande ce qu'il devrait faire pour agir avec responsabilité. Je suis alors capable de lui demander : « qui est responsable de mettre fin à vos comportements abusifs ? ».

La plupart des hommes ne réclament pas de double standard – une définition de la responsabilité pour eux et une autre pour leurs compagnes. Ils en concluent donc qu'ils doivent tous les deux prendre de la responsabilité pour leurs comportements, et, dans ce but, les hommes affirment souvent leur volonté de prendre de la responsabilité, peu importe que leur compagne le fasse ou ne le fasse pas.



Parfois, les hommes sont influencés par l'idée « je ne peux pas changer si elle ne change pas ». Pour les mettre en garde contre cette idée, je leur pose les questions suivantes :

- Si votre compagne se montre déraisonnable ou abusive, comment pouvez-vous réagir d'une manière qui vous rapproche de la relation que vous voulez avec elle ?
- Est-ce que vous voulez dire que, même si votre partenaire ne se montre pas responsable et, par exemple, vous crie dessus, vous continuez à accorder de la valeur au fait de vous montrer responsable ?
- Si elle décide de prendre le chemin de l'irrespect, est-ce que vous me dites que vous voulez prendre votre propre chemin vers le respect, ou est-ce que vous préférez la suivre sur le chemin de l'irrespect ?

Cette idée (« je ne peux pas changer si elle ne change pas ») amène les hommes à croire que, pour mettre un terme à leurs propres comportements abusifs, leurs compagnes doivent d'abord cesser leurs comportements déraisonnables, voire abusifs. Quand les hommes affirment cela, ils mettent souvent (à tort) sur le même plan la responsabilité de faire fonctionner une relation et la responsabilité de mettre fin à des maltraitements, et je les invite à faire la différence entre les deux.

J'acquiesce souvent quand ils affirment qu'« il faut être deux » pour faire fonctionner une relation, et que les deux partenaires ont la responsabilité de contribuer à la relation d'une manière respectueuse. Mais si lui ne cesse pas ses maltraitances, la relation ne fonctionnera pas. Si elle ne cesse pas ses maltraitances, la relation ne fonctionnera pas. J'invite les hommes à considérer que, bien qu'il faille être deux pour faire fonctionner une relation, il n'y a besoin que de lui pour mettre fin à ses comportements abusifs.



Genre

Pour reconnaître le comportement abusif des femmes, j'ai dû changer ma manière de penser le genre. Auparavant, et bien que je croyais que le genre est socialement construit, j'essentialisais souvent, dans ma pratique, le genre comme un donné fixe, statique, immuable [de Laurentis 1985, 1990]. Plutôt que de voir les femmes et les hommes comme biologiquement déterminés, je les voyais comme socialement déterminés [Brown 2001]. J'ai commencé à questionner l'essentialisme qui s'était insinué dans mon travail quand j'ai réalisé comment mon usage de l'histoire du pouvoir et du contrôle comme métarécit pour expliquer la violence des hommes perpétuait en réalité des stéréotypes genrés : les hommes sont des bourreaux puissants, les femmes comme des victimes impuissantes [Augusta-Scott 2003].

Dans un effort pour déconstruire l'essentialisme de genre, je trouve maintenant utile de penser le genre comme un ensemble d'*histoires* racontées à propos des hommes et des femmes.

Penser au genre comme à des histoires me permet aussi de reconnaître que les gens sont plus complexes et contradictoires que les histoires traditionnelles sur le genre ne le laissent penser. Quand je parle de « femmes » et d'« hommes », je ne parle pas des femmes et des hommes tels qu'ils sont, mais plutôt des histoires qui sont racontées sur comment sont les femmes et les hommes. Par exemple, il y a bien des hommes qui sont bienveillants et nourriciers et qui ne sont pas « racontés » au monde. En pensant au genre comme à des histoires, je suis capable de m'éloigner de l'essentialisation et l'universalisation des femmes comme des hommes.



Bien que les histoires genrées ne déterminent pas complètement les hommes et les femmes, elles influencent fortement leurs choix et leur comportement. Faire cette distinction me permet d'explorer avec les hommes et avec les femmes comment ils et elles participent aux histoires genrées, comment ces histoires les influencent et comment ils et elles y résistent.

Je trouve aussi utile de comprendre le genre comme une *performance* [Butler 1990, 2004 ; Halberstam 1998]. Penser le genre comme une pratique remet en question l'idée patriarcale selon laquelle la masculinité et la féminité sont des identités biologiques fixes, naturelles et immuables. Remarquer, par exemple, comment la « masculinité » est une pratique ou une performance n'a permis de remarquer comment les femmes peuvent recourir à des comportements relevant de la performance de la « masculinité dominante » aussi bien que les hommes. Par exemple, en commettant des maltraitances.

L'approche dominante de la violence domestique reproduit les récits genrés et présume que ces récits ont une influence totalisante, monolithique et universelle sur les femmes et sur les hommes. Au contraire, je vois maintenant que les récits genrés influencent les choix des hommes de commettre des abus pour établir leur pouvoir et leur contrôle sur leurs compagnes [Pence & Paymar 1993]. En même temps, en encourageant l'idée selon laquelle les femmes sont principalement faibles, impuissantes, et pacifiques, ces histoires genrées rendent aussi invisibles le pouvoir des femmes et leur commission de maltraitances. En reconnaissant les influences multiples des histoires de genre, la manière dont j'invite les hommes à prendre de la responsabilité pour les abus qu'ils commettent est devenue de plus en plus nuancée.



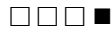
Contredire l'essentialisme de genre pour plus de respect

Pour mener les hommes vers des relations respectueuses, il fallait que mes conversations avec eux dans le cadre thérapeutique soient justes et respectueuses [Jenkins 1998]. Pour être efficace dans la confrontation des pratiques irrespectueuses des hommes, je devais également examiner mon comportement vis-à-vis d'eux. Si je souhaitais que les hommes avec qui je travaille s'engagent dans la dénonciation des injustices qu'ils avaient commises, je devais faire un engagement similaire. Je me suis souvenu des mots célèbres de Gandhi, « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde ».

Créer des conversations anti-essentialistes avec les hommes implique souvent d'autoriser les hommes à parler de leur expérience de la blessure et de la souffrance. Comme je voyait les hommes comme étant essentiellement durs et forts, j'interrompais et je disqualifiais les récits dans lesquels ils me disaient avoir été blessés par leurs compagnes. En les interrompant, non seulement je me privais de la possibilité d'étudier avec eux de possibles justifications et excuses pour leur comportement, mais en plus je niais leur vécu à l'endroit où ils ont été abusés. J'ai répercuté la masculinité dominante en niant la souffrance des hommes en les confrontant de manière oppositionnelle. Les hommes étant habitués à ces pratiques de masculinité dominante, mon approche ne leur permettait pas d'explorer des manières alternatives d'échanger avec autrui. Aujourd'hui, plutôt que d'interrompre les hommes, je remet en question l'essentialisme de genre qui a influencé ma pratique en prenant soin de leurs émotions liées au fait d'avoir été blessés par leurs compagnes.

Remettre en question l'essentialisme de genre dans ma pratique est important pour créer des conversations avec les hommes qui rendent justice à la fois à eux et à leurs partenaires. S'assurer que ces conversations soient respectueuses a aidé à amener les hommes à prendre la responsabilité de mettre fin à leurs abus. Les hommes remettent en question la masculinité traditionnelle en parlant de leurs expériences d'être blessés, particulièrement par les femmes. En partageant leurs vulnérabilités et en prenant soin d'autres hommes dans le cadre de groupes thérapeutiques, les hommes révèlent des manières alternatives d'être. De plus, en vivant l'expérience de relations bienveillantes, ils emmagasinent de quoi reproduire ces pratiques bienveillantes dans leurs relations avec leurs

compagnes. Plutôt que de les aborder de manière confrontationnelle, je les remets maintenant en question avec une attention toute particulière pour leur sécurité et le respect de leur personne [Augusta-Scott 2003]. Se sentant en sécurité et respectés, ils sont souvent capables de faire face aux comportements qui leurs font honte et peuvent se rendre assez vulnérables pour en parler pour la première fois.



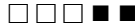
L'essentialisme de genre qui guidait ma pratique me faisait être incohérent et injuste dans mes discussions avec les hommes. La construction essentialiste des hommes comme forts et des femmes comme faibles m'amenait à définir l'abus comme une chose sérieuse seulement quand les femmes en étaient victimes, et pas les hommes.

Par exemple, je mettais souvent l'accent sur le fait que la maltraitance émotionnelle était aussi sérieuse que la maltraitance physique²². Quand un homme me raconte s'être montré, *lui*, abusif émotionnellement avec sa partenaire, je l'invite à considérer le sérieux de cet abus. Néanmoins, auparavant, si un homme me racontait avoir été émotionnellement abusé par sa partenaire, je minimisais le

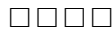
22 Initialement, je ne faisais pas de distinctions parmi les différentes formes d'abus et leur sévérité. Je ne réalisais pas que la maltraitance émotionnelle pouvait être, selon les cas, soit aussi sérieuse, soit plus sérieuse, soit moins sérieuse que la maltraitance physique. Je ne voulais pas considérer que la maltraitance émotionnelle occasionnelle n'était pas aussi sérieuse que la maltraitance physique, de peur de la minimiser. Aujourd'hui, je reconnais l'importance de reconnaître les différences de gravité dans les abus et les différences de risques encourus pour répondre de manière pertinente aux enjeux spécifiques de chaque famille [Johnson & Farraro 2000].

sérieux de l'abus émotionnel *venant d'elle*. Je le minimisais en définissant automatiquement son comportement à elle comme de « l'auto-défense » et en ramenant immédiatement la conversation sur sa responsabilité à lui dans le fait de l'avoir blessée. Le message implicitement reçu par les hommes était que l'abus émotionnel était sérieux seulement quand c'était lui qui le perpétrait, pas quand il était perpétré par une femme. De plus, je me montrais pressant pour qu'il se montre responsable de la façon dont il la blessait *elle*, mais ne me souciait aucunement du fait qu'elle prenne ses responsabilités pour l'avoir blessé *lui*. Les hommes vivaient cette incohérence comme perturbante et injuste. En conséquence, ils se mettaient en résistance face à cette injustice, ce qui rendait plus difficiles les conversations sur le sérieux de leur propre comportement.

Quand je remet en question l'essentialisme de genre et que j'écoute les expériences des hommes qui me racontent avoir été blessés, ils sont généralement plus prêts à prendre de la responsabilité pour les maltraitances qu'ils ont commis et à en reconnaître les effets sur leurs compagnes. Par exemple, avant d'être redirigés vers moi, de nombreux hommes ont vu le comportement abusif de leur compagne niés par les services sociaux. Un homme, vers le début d'un travail de groupe, s'est écrié : « Je sais que ce que j'ai fait était mal, mais je veux juste que quelqu'un reconnaisse que ma femme a aussi abusé de moi ». Avec une approche narrative, le comportement abusif de sa femme a été reconnu, et il a pu ensuite se concentrer sur ses propres comportements abusifs. En revanche, dans une approche discursive traditionnelle, j'aurais mis fin à cette conversation et simplement redirigé cet homme sur son propre comportement.



L'approche dominante des violences domestiques part du principe que, si les hommes parlent du comportement violent de leur compagne, c'est qu'ils sont en train d'éviter leurs responsabilités en justifiant et excusant leur propre comportement abusif [Pence & Paymar 1993]. Il arrive pourtant bien souvent qu'un homme parle de la responsabilité de sa compagne dans les abus qu'il a subi sans esquiver ses responsabilités ou rejeter sur elle la faute de son comportement. Les hommes reconnaissent souvent qu'ils sont responsables des abus qu'ils commettent autant que leurs partenaires sont responsables de ceux qu'elles commettent. De nombreux hommes parlent des injustices qu'ils ont subies, y compris celles que leurs partenaires leur ont fait subir, sans excuser ou justifier pour autant les actes qu'ils ont commis. De nombreux hommes sont tout à la fois capables de reconnaître qu'ils ont été blessés dans leur vie et qu'ils sont responsables d'avoir blessé d'autres personnes.

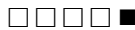


Positionnement politique

Pour reconnaître le comportement abusif des femmes, j'ai aussi dû changer la manière dont je communique mon positionnement politique dans mes interventions, avec les femmes comme avec les hommes. Les croyances politiques centrales dans mon travail sont que la violence des hommes envers les femmes est oppressive, qu'elle est fortement influencée par le sexisme et que les hommes doivent prendre l'entière responsabilité de leurs comportements abusifs [Pence &

Paymar 1993].

J'essaye de communiquer mon positionnement dans les discussions via mes questions et avec curiosité, plutôt que d'essayer de l'imposer aux hommes ou de prétendre être neutre. Même si j'invite mes clients à partager leurs vécus individuels, leurs valeurs et leur positionnement politique avec moi, je reconnais que nous n'avons, lui comme moi, qu'une connaissance partielle et que les idées que nous avançons doivent être réflexivement partagées, évaluées, et déconstruites. À travers ces conversations, je questionne de manière réflexive mes propres positionnements et pratiques de la même manière que j'invite les hommes à le faire.



Imposition

Par le passé, je communiquais mon positionnement politique en l'imposant aux hommes par la confrontation et le débat. En accord avec l'approche dominante du travail sur les violences domestiques, j'adoptais à l'époque la posture traditionnelle de l'expert dans mes discussions avec les hommes. J'avais le rôle de définir unilatéralement quels étaient les « faits » dans une situation : qui croire et qui ne pas croire, ce qui était faux et ce qui était vrai²³.

23 Mes collègues et moi-mêmes adoptions la même posture vis-à-vis des femmes. Par exemple, alors même que notre discours affirmait que nous respectons les choix des femmes, dans la pratique, nous leurs disions souvent ce qui se passait « vraiment » dans leur relation, en utilisant l'histoire du pouvoir et du contrôle de la manière dont elle est utilisée dans l'approche dominante des violences domestiques [Pence & Paymar 1993].

Adopter la position d'expert m'amenait à prendre une posture d'interrogateur et d'enquêteur dans mes conversations avec les hommes. Cette posture de détective (« est-ce que je le crois ou non ? ») m'amenait à me centrer sur moi-même plutôt que sur ce qui pouvait être utile pour l'homme que j'avais en face de moi et pour sa compagne. Par exemple, si je commençais à « croire » l'homme, je commençais à avoir peur d'avoir été manipulé, dupé, surpassé intellectuellement dans la conversation. Ou alors, je me mettais à avoir peur d'être déçu si l'homme commettait de nouveaux abus. Pour éviter les risques émotionnels associés au fait de croire les hommes, je partais simplement du principe qu'ils étaient malhonnêtes et je ne les croyais pas. Comme je ne croyais pas à leurs histoires, je m'empêcher d'explorer dans nos discussions les comportements abusifs de leurs compagnes.

Cette posture de détective vis-à-vis de l'honnêteté des hommes avait un effet contraire à ce que je souhaitais : elle accroissait leur déni des maltraitances et la minimisation de leur gravité. Jouer au détective soutenais, implicitement, le récit totalisant selon lequel ces hommes étaient malhonnêtes, récit que, en retour, ils performaient pour moi. Jouer au détective était une manière de prendre sur moi la responsabilité du degré d'honnêteté des hommes avec moi. En cessant d'essayer d'évaluer l'honnêteté des hommes, et, plutôt, en essayant de me montrer curieux de ce qu'ils me racontent, je leur envoie le message implicite qu'ils peuvent choisir ou non de se montrer honnêtes. Cela amène la plupart des hommes à commencer à prendre sur eux la responsabilité de leur honnêteté.

Lorsque je m'occupe d'eux, ils commencent à réaliser, tôt dans la conversation, que je ne me soucie pas de savoir s'ils sont

honnêtes ou non avec moi. S'ils choisissent d'être malhonnêtes, ils réalisent que je n'en suis pas déçu, ni blessé, ni en colère. En conséquence, ils réalisent souvent que la seule personne qu'ils blessent ou qu'ils « trompent » en se montrant malhonnêtes dans nos conversations est *eux-mêmes*. De nombreux hommes me disent dans ma première discussion avec eux, « je devrais tout aussi bien être honnêtes avec vous, parce que, si je ne le suis pas, je ne fais que me blesser moi ». Ainsi, les hommes se montrent francs dans leur description des comportements de leurs propres abus et de ceux de leurs compagnes, descriptions qui sont souvent confirmées, ensuite, par leurs compagnes elles-mêmes.



J'ai été capable d'avoir des discussions avec les hommes sur les comportements abusifs de leurs compagnes en n'imposant pas mon positionnement politique et en abandonnant le rôle traditionnel de l'« expert ». Je ne suis plus pris dans le dilemme émotionnel de décider si, oui ou non, je crois un homme quand il me raconte son vécu et les maltraitances que sa compagne lui a fait subir. À la place, je me concentre sur comment je peux me montrer utile à cet homme et à sa compagne. Cette approche m'autorise à être curieux quant aux contradictions et aux complexités présentes dans les expériences des hommes comme des femmes au sujet des maltraitances commises par l'un comme par l'autre.

Lorsque je les écoute tous les deux parler des abus, commis et subis, j'écoute les conflits entre leurs vécus et les descriptions qu'ils font de leur relation. Je discute souvent avec une femme et un homme, à la fois individuellement et simultanément. Je

les écoute en prêtant de l'attention à leurs expériences émotionnelles, sans exprimer de doute ni de jugement sur « ce qui s'est vraiment passé », sans chercher à croire ou à ne pas croire l'histoire de la personne. Même lorsque j'ai mes propres interprétations de la situation, j'essaie de rester ouvert à l'ambiguïté de ces discussions, et je peux aider le couple à partager leurs histoires et leurs pensées. Je me repose sur la capacité du couple à prendre de sages décisions tout au long du processus. De même, je me concentre sur leur sécurité et sur comment les protéger au mieux [Goldner 1999, Reichelt et al. 2004].



Dans les situations qui impliquent le système pénal ou la protection de l'enfance, je suis censé imposer mon évaluation du niveau de risque que pose un homme pour les autres et offrir une opinion d'« expert » au sens traditionnel du terme. Par exemple, quand un homme a été retiré de chez lui, je suis souvent obligé d'émettre une opinion sur si, oui ou non, il est prêt à retourner à son domicile. Lorsque les hommes affirment qu'ils sont prêts, j'ai alors à décider si, oui ou non, je suis d'accord avec eux. Cette responsabilité face à la justice et à la communauté dans son ensemble est importante.

Il y a des moyens collaboratifs de traiter ces enjeux de « police », comme la clarification, auprès des hommes et dès le début, des limites de la confidentialité entre nous, ou la construction commune de critères d'évaluation, etc.

Néanmoins, parfois, la collaboration est infructueuse et je me retrouve obligé d'exprimer un avis contradictoire avec celui qu'exprime l'homme sur lui-même. Lorsque je suis obligé

d'imposer cette position d'« expert », cela abîme la relation thérapeutique et, en retour, contrecarre les efforts faits pour mettre fin aux maltraitances. Cette tension n'est que l'un des nombreux exemples des dilemmes auxquels il faut faire face dans ce travail.



Neutralité

Même si j'essaye de ne pas imposer mon positionnement politique aux hommes quand j'écoute leurs expériences liées au comportement abusif de leurs compagnes, je ne crois pas qu'il soit possible d'adopter la « posture neutre » qui est souvent décrite dans les théories sur les thérapies familiales [Minuchin 1974]. Je ne suggère pas non plus aux thérapeutes de la famille d'essayer d'adopter une « position d'ignorant » telle que présentée par de nombreux thérapeutes relativistes postmodernes [comme Anderson 1997].

Ces positions ne peuvent rendre compte du pouvoir du thérapeute et semblent refléter des idéaux modernistes sur la possibilité d'être « objectif » ou « libre de toute valeur » [Brown 2003]. Cette fiction de l'« objectivité » et de la « neutralité » empêche de reconnaître le pouvoir institutionnel et relationnel que le thérapeute possède dans l'établissement de ces conversations thérapeutiques collaboratives [Brown 2001, White 1992].

Je veux pouvoir me pencher réflexivement sur comment mes questions et mes réponses sont influencées par mon propre système de croyances et de valeurs, et comment, ensuite,

j'influence les réponses que me font les hommes par les questions que je choisis de poser. Par exemple, j'ai un objectif lorsque je les fais parler du comportement abusif de leurs compagnes, qui est à la fois de reconnaître la souffrance des hommes et leur faire cesser leurs comportements maltraitants.

Je pratique une approche collaborative [White 1995] qui aide à remettre en question l'autorité traditionnelle du thérapeute comme expert. Souvent, néanmoins, les thérapeutes essaient de remettre en question cette autorité et ce pouvoir en affirmant que le thérapeute est un *expert en processus* plutôt qu'*en contenu* et devrait donc en conséquence adopter une « posture d'ignorant » [Anderson 1997]. Je trouve que cette manière de remettre en question l'autorité traditionnelle du thérapeute comme expert mène souvent les thérapeutes à nier la connaissance et le pouvoir qui sont les leurs et, donc, à ne pas en prendre la responsabilité.



Conclusion

L'approche dominante de la violence domestique est réticente aux conversations avec les hommes portant sur leur vécu lié aux abus commis par leurs compagnes. En partie, cela reflète l'essentialisme de genre qui continue à influencer le champ des études sur la violence domestique.

Quand ces sujets font surface, néanmoins, je trouve que les hommes prennent plus de responsabilité pour mettre fin à leurs comportements abusifs et construire des relations basées sur le respect. Ces conversations permettent aux hommes de remettre

en question leurs excuses et justifications pour les abus qu'ils commettent. Elles leur permettent de résister à l'essentialisme de genre, dans lequel les hommes sont totalisés dans une identité unidimensionnelle d'« agresseurs » et les femmes dans une identité unidimensionnelle de « victimes ».

Remettre en question l'essentialisme de genre m'a permis de créer des conversations qui sont plus réflexives et plus empathiques envers les femmes comme envers les hommes, m'éloignant des pratiques confrontationnelles pour aller vers des pratiques invitationnelles, et du focus sur mes propres idées vers une collaboration avec les membres des deux sexes.

J'ai aussi changé la manière dont je communique mes convictions féministes. En adoptant une posture de curiosité et de questionnement, j'ai pu accéder aux histoires des hommes sur les comportements abusifs des femmes, histoires qui sont devenues une composante importante des discussions visant à mettre fin aux violences des hommes envers leurs compagnes.

La présentation de Tod Augusta-Scott est disponible page 51.

*Cet article a été publié originellement dans
Narrative Therapy : Making Meaning, Making Lives, 2007.*

Bibliographie

- **Augusta-Scott, T. (2003).** Dichotomies in the power and control story: Exploring multiple stories about men who choose abuse in intimate relationships. In *Responding to violence: Collection of papers on working with violence and abuse* (pp. 203-224). Adelaide, Australia: Dulwich Centre.
 - **Augusta-Scott, T. (2007).** Conversations with men about women's violence: Ending men's violence by challenging gender essentialism. In C. Brown & T. Augusta-Scott (Eds.) *Narrative therapy: Making meaning, making lives* (pp. 197-210). Thousand Oaks, CA: Sage.
 - **Augusta-Scott, T. (2007).** Letters from prison: Reauthoring identity with men who have perpetrated sexual violence. In C. Brown & T. Augusta-Scott (Eds.) *Narrative therapy: Making meaning, making lives* (pp. 251-268). Thousand Oaks, CA: Sage.
-
- **Adams, D. (1988).** A profeminist analysis of treatment models of men who batter. In K. Yllo & M. Bograd (Eds.), *Feminist perspectives on wife abuse* (pp. 176-199). Beverly Hills: Sage.
 - **Adams, D., & Cayouette, S. (2002).** Emerge: A group education model for abusers. In E. Aldarondo & F. Mederos (Eds.), *Programs for men who batter: Intervention and prevention strategies in a diverse society* (pp. 3-1—3-16). Kingston, NJ: Civic Research Institute.

- **Anderson, H. (1997).** *Conversation, language, and possibilities: A postmodern approach to therapy.* New York: Basic Books.
- **Augusta-Scott, T. (1999).** *Reinventing the wheel: Finding new stories for men who batter.* Master's thesis. Dalhousie University, Halifax, Nova Scotia.
- **Bradshaw, J. (1988).** *Healing the shame that binds you.* Deerfield Beach, FL: Health Communications.
- **Brown, B. (2004).** *Women & shame: Reaching out, speaking truths, and building connection.* New York: 3C Press.
- **Brown, C. (2001).** *Talking body talk: An analysis of feminist therapy epistemology.* Unpublished doctorate thesis, Dalhousie University, Halifax, Canada.
- **Brown, C. (2003).** Narrative therapy: Reifying or challenging dominant discourse. In W. Shera (Ed.), *Emerging perspectives on anti-oppressive practice* (pp. 223-245). Toronto: Canadian Scholars' Press.
- **Bruner, J. (2002).** *Making stories: Law, Literature, Life.* Cambridge, MA: Harvard University Press.
- **Butler, J. (1990).** *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity.* New York: Routledge.
- **Butler, J. (2004).** *Undoing gender.* New York: Routledge.
- **de Laurentis, T. (1985).** The essence of the triangle or, taking the risk of essentialism seriously: Feminist theory in Italy, the U.S., and Britain. *Difference: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 1(2), 3-37.
- **de Laurentis, T. (1990).** Upping the anti in feminist theory. In M. Hirsch & E. Fox Keller (Eds.), *Conflicts in feminism* (pp. 255-270). New York: Routledge.
- **Derrida, J. (1980).** *Writing and difference* (A. Bass,

- Trans.). Chicago: University of Chicago Press
- **Dobash, R., Dobash, E., Wilson, M., & Daly, M. (1992).** The myth of sexual symmetry in marital violence. *Social Problems*, 39, 71-91.
 - **Emerge (2000).** *Emerge batterers intervention group program manual*. Cambridge, MA: Emerge, Inc.
 - **Fineman, M., & Mykitick, R. (Eds.) (1994).** *The public nature of private violence: The discovery of domestic abuse*. New York: Routledge.
 - **Fuss, D. (1989).** *Essentially speaking: Feminism, nature, and difference*. New York: Routledge.
 - **Gilligan, J. (1997).** *Violence: Reflections on a national epidemic*. New York: Vintage.
 - **Goldner, V. (1998).** The treatment of violence and victimization in intimate relationships. *Family process*, 37(3), 263-286.
 - **Goldner, V. (1999).** Morality and multiplicity: Perspectives on the treatment of violence in intimate life. *Journal of Marital and Family Therapy*, 25(3), 325-336.
 - **Goldner, V., Penn, P., Sheinberg, M. & Walker, G. (1990).** Love and violence: Gender paradoxes in volatile attachments. *Family process*, 29(4), 343-364.
 - **Halberstam, J. (1998).** *Female masculinity*. Durham, NC: Duke University Press.
 - **Hamberger, K., & Potente, T. (1994).** Counseling heterosexual women arrested for domestic violence: Implications for theory and practice. *Violence and Victims*, 9(2), 125-137.
 - **Jenkins, A. (1990).** *Invitations to responsibility: The therapeutic engagement of men who are violent and abusive*. Adelaide, Australia: Dulwich Centre.

- **Jenkins, A. (1991).** Intervention with violence and abuse in families: The inadvertent perpetuation of irresponsible behavior. *Australia and New Zealand Journal of Family Therapy*, 2(4), 186-195.
- **Jenkins, A. (1994).** Therapy for abuse or therapy as abuse. *Dulwich Centre Newsletter*, No.1, pp.11-19.
- **Jenkins, A. (1996).** Moving towards respect: A quest for balance. In C. McLean, M. Carey, & C. White (Eds.): *Men's ways of being* (pp. 117-133). Boulder, CO: Westview Press.
- **Jenkins, A. (1997).** Alcohol and men's violence: An interview with Alan Jenkins. *Dulwich Centre Newsletter*, Nos 2&3, pp. 43-47.
- **Jenkins, A. (1998a, May).** Facing shame without shaming: The therapeutic engagement of men who have enacted violence. *Therapeutic Conversations*, 4. Toronto, Canada: Yaletown Family Therapy Conference.
- **Jenkins, A. (1998b).** Invitations to responsibility: Engaging adolescents and young men who have sexually abused. In W. Marshall, Y. Fernandez, S. Hudson, & T. Ward (Eds.). *Sourcebook of treatment programs with sexual offenders* (pp.163-189). New York: Plenum.
- **Jenkins, A. (2005).** Knocking on shame's door: Facing shame without shaming disadvantaged young people who have abused. In M.C. Calder (Ed.), *Children and young people who sexually abuse: New theory, research and practice developments* (pp. 114-127). London: Russell House.
- **Jenkins, A. (2006).** Discovering integrity: Working with shame without shaming young people who have

- abused. In R. Longo & D. Prescott (Eds.), *Current perspectives: Working with sexually aggressive youth and youth with sexual behavior problems* (pp. 419-442). Holyoke, MA: NEARI Press.
- **Jenkins, A., Joy, M., & Hall, R. (2003).** Forgiveness and child sexual abuse: A matrix of meanings. In *Responding to violence: Collection of papers on working with violence and abuse* (pp. 35-70). Adelaide, Australia: Dulwich Centre.
 - **Johnson, M. (1995).** Patriarchal terrorism and common couple violence: Two forms of violence against women. *Journal of Marriage and Family*, 57, 283-294.
 - **Johnson, M., & Ferraro, K. (2000).** Research on domestic violence in the 1990s: Making distinctions. *Journal of Marriage and the Family*, 62, 948-963.
 - **Jones, A. (1994).** Where do we go from here? *Ms.*, Sept./Oct. (pp.56-63).
 - **Kane, T., Staiger, P., & Ricciardelli, L. (2000).** Male domestic violence: Attitudes, aggression, and interpersonal dependency. *Journal of Interpersonal Violence*, 15(1), 16-29.
 - **Kaufman, M. (1987).** The construction of masculinity and the triad of men's violence. In Kaufman, M. (Ed.) *Beyond patriarchy: Essays by men on pleasure, power, and change*. Toronto: Oxford University Press.
 - **Kaufman, M. (Ed.) (1987).** *Beyond patriarchy: Essays by men on pleasure, power, and change*. Toronto: Oxford University Press.
 - **Kitzinger, C. & Perkins, R. (1993).** *Changing our minds: Lesbian feminism and psychology*. London: New York University Press.
 - **Luskin, F. (2003).** *Forgive for good*. San Francisco:

- Harper.
- **Lyotard, J.-F. (1984).** *The postmodern condition: A report on knowledge* (G. Bennington & B. Massumi, Trans.). Minneapolis: University of Minnesota Press.
 - **Mahoney, M. (1994).** Victimization or oppression? Women's lives, violence, and agency. In Fineman, M. & Mykitiuk, R. (Eds.) *The public nature of private violence: The discovery of domestic abuse*. New York: Routledge.
 - **McKendry, J.P. (1997).** The class politics of domestic violence. *Journal of Sociology and Social Welfare*, XXIV(3), 135-155.
 - **McLean, C. (1994).** A conversation about accountability with Michael White. *Dulwich Centre Newsletter*, Nos. 2&3, pp.68-79.
 - **Mederos, F. (1999).** Batterer intervention programs: The past and future prospects. In E. Pence & M. Shepard (Eds.) *Coordinating community responses to domestic violence: Lessons from Duluth and beyond* (pp. 127-150). Thousand Oaks, CA: Sage.
 - **Minuchin, S. (1974).** *Families and family therapy*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
 - **Paymar, M. (2000).** *Violent no more: Helping men end domestic abuse*. Revised Second Edition. Alameda, CA: Hunter House, Inc.
 - **Pearson, P. (1997).** *When she was bad: Violent women and the myth of innocence*. Toronto, Canada: Random House.
 - **Pence, E. (1999).** Some thoughts on philosophy. In E. Pence & M. Shepard (Eds.) *Coordinating community responses to domestic violence: Lessons from Duluth and beyond* (pp.25-40). Thousand Oaks, CA: Sage.

- **Pence, E. & Shepard, M. (Eds.) (1999).** *Coordinating community responses to domestic violence: Lessons from Duluth and beyond.* Thousand Oaks, CA: Sage.
- **Pence, E. (2002).** The Duluth domestic abuse intervention Project. In E. Aldarondo & F. Mederos (Eds.), *Programs for men who batter: Intervention and prevention strategies in a diverse society* (pp. 6-2—6-4). Kingston, NJ: Civic Research Institute.
- **Pence, E., & Paymar, M. (1993).** *Education groups for men who batter: The Duluth model.* New York: Springer.
- **Reichelt, S., Tjersland, O., Gulbrandsen, W., Jensen, T., & Mossige, S. (2004).** From the system of sexual abuse to the system of suspicion. *Journal of Systemic Therapies*, 23(1), 67-82.
- **Renzetti, C., & Miley, C. (1996).** *Violence in gay and lesbian domestic partnerships.* New York: Haworth Press.
- **Ristock, J. (2002).** *No more secrets: Violence in lesbian relationships.* New York: Routledge.
- **Schechter, S. (1982).** *Women and male violence: The visions and struggles of the battered women's movement.* Boston, MA: South End Press.
- **Segal, L. (1990).** *Slow motion: Changing masculinities, changing men.* London: Virago Press.
- **White, M. (1992).** Deconstruction and therapy. In D. Epston & M. White (Eds.), *Experience, contradiction, narrative, and imagination: Selected papers of David Epston and Michael White, 1989-1991* (pp. 109-151). Adelaide, Australia: Dulwich Centre.
- **White, M. (1995).** *Re-authoring lives: Interviews & essays.* Adelaide, Australia: Dulwich Centre.

- **White, M. (1995).** The narrative perspective in therapy. In *Re-authoring lives: Interviews & essays* (pp. 11-40). Adelaide, Australia: Dulwich Centre. [cited in—Letters from Prison]
- **White, M. (2004).** Narrative practice and the unpacking of identity conclusions. In *Narrative practice and exotic lives: Resurrecting diversity in everyday life* (pp. 119-147). Adelaide, Australia: Dulwich Centre.
- **White, M. & Epston, D. (1990).** *Narrative means to therapeutic ends*. New York: Norton.

Le Village

1

Si vous pensez qu'ils doivent mourir...
... dites-le franchement.
Parce qu'il faudra partir de là.

2

Comme s'ils étaient humains...
Un autre regard
sur les agresseurs

3

Le mal est fait.
Qui retissera les liens ?

<https://zine-le-village.fr/>

zinelevillage@gmail.com

Les illustrations viennent d'aquarelles du peintre et botaniste Gherardo Cibo (1512-1600), présentes dans un *De Materia Medica*, ouvrage classique sur les plantes médicinales.

Voir « *Watercolours from a 16th-Century De Materia Medica* » sur *The Public Domain Review*

<https://publicdomainreview.org/>

L'illustration choisie pour ce numéro représente un sceau de Salomon (c'est le nom de la plante).

